

*Pierre Petitjoseph*

*Les sens de la liberté*

*Triptyque intime*



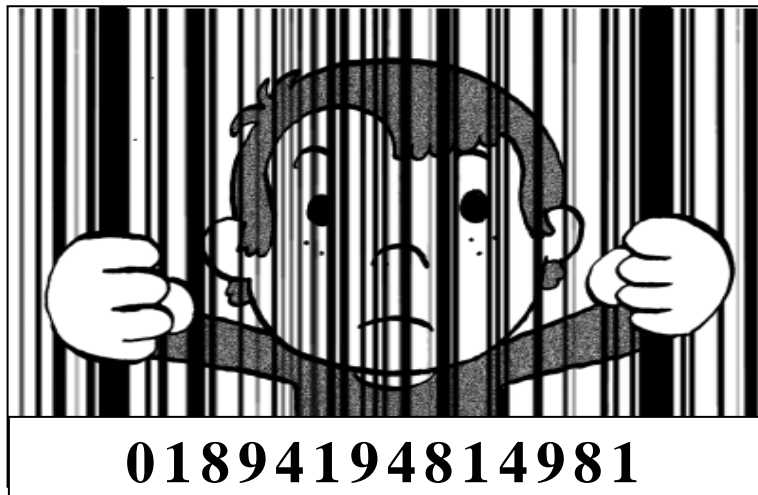
*L'éphémère*

*Pierre Petitjoseph*

*Libertés palliatives*

*Récit intime*

*Opus VII*



*L'éphémère*

Ai-je été ? Quand était-ce ? Ma nuit est longue et interminable. Regarde bien mon petit comme elle sera sans fin. Regarde bien. Je n'ai fait que cela. Non, ce n'est pas une vie digne. Ma vie est dérisoire et mélancolique. Certains soirs, devant mon écran, je sens ma poitrine qui a envie de se vider de tout principe de vie. Comme ce soir par exemple. Je reste avec mes rêves inachevés et mes cendres d'espoir. J'aurais tellement voulu avoir une autre vie. Ô mon doux amour, je t'aimais tant la vie. L'amour est mort, l'amour est vide. Et la nuit peu à peu me recouvre de ses longs tulle noirs. Je ne vois plus la lumière même en plein jour. Me voilà condamné de mon vivant à longer les murs gris, à emprunter les quais sombres et malfamés, à descendre au plus profond de l'enfer. Ou bien vais-je me débattre pour ne pas sombrer dans les eaux montantes. Voyez impénitents ma main qui s'agite seule au-dessus du flux ? Quelqu'un sur le pont me salue avec le bras. J'ai juste le temps de le reconnaître, c'est Jack qui cherche un bidon à éventrer. Normal, il est éventreur de métier. Je suis méprisé, méprisable. J'ai tant de peine ce soir à ressentir cette douleur de supporter les réprobations incessantes.

Mon travail, c'est de faire plaisir à des gens. Je suis là pour ça. Je suis né pour ça. J'ai même été embauché pour ça. C'est de là que je tire mon salaire et ma nourriture quotidienne. Je n'ai pas d'autres occupations. C'est ainsi que je survis. Je me demande bien pourquoi. Petit, peut-être fallait-il faire plaisir à maman pour qu'elle s'occupe de moi. Faire plaisir à papa aussi. Ne pas faire de vagues, faire bonne figure, pas d'humeurs incertaines. C'est ainsi qu'ils me récupèrent au bureau, chaque jour que cet imbécile de Dieu fait. C'est ainsi que je devrais me comporter chez moi, lisse et sans racines. Je suis né pour me faire bouffer, pour me faire niquer sur toute la ligne. Vous êtes intelligent Pierre-Olivier. Flatteuse, je t'emmerde. Si je le pouvais, je te promets que je le ferais. De t'en coller une connasse. Mais rien n'y fera. Ce n'est pas dans ce monde que je trouverais une consolation. Alors je rêve d'une justice divine, du comte de Monte-Cristo et j'observe le silence. Je vois partout la haine et la manipulation se répandre, s'immiscer dans chaque foyer comme une lèpre mortelle.

C'est une des plus jolies femmes du moment, genre Charlize. Elle est allongée sur son lit. Elle attend un amant ou bien est-ce son mari, je ne le sais pas très bien d'où je me trouve. Il arrive l'insecte géant avec son lourd abdomen. Il a un pénis qui s'allonge et se rétracte au fur et à mesure qu'il grimpe sur son corps que des pattes déchiqueteuses broient à chaque avancée. Elle saigne, elle hurle de douleurs et de plaisir. Elle hoquète, suffoque, demande pardon. L'insecte géant continue inlassablement son travail de destruction. C'est sur un dernier coup de butoir qu'elle pousse un dernier râle. La mise amour, la mise à mort est terminée. Adieu Charlize, je t'aimais bien tu sais.

C'est une réunion. Nous sommes pour l'instant libres de nos mouvements. Jusqu'au moment où apparaît l'organisateur. C'est un gourou d'une secte manipulatrice. Il vient par je ne sais quel subterfuge hypnotique de prendre le contrôle de tous nos gestes. Je ne peux plus bouger mon bras comme je le souhaiterais. Je suis comme télécommandé à distance, impossible de me défaire de son emprise. C'est néfaste, c'est sûr. Que va-t-il faire de nous ? Nous dépouiller ? Abuser de nous les uns après les autres ? Je vais bien trouver un moyen pour me soustraire. Les autres, qu'ils se débrouillent tous seuls.

N'est-ce pas chacun pour soi et Dieu pour personne ?

C'est là qu'elle survient. JC, ma rédempteur et précepteur du reste de mes sentiments. Je suis si bien à côté de toi, à monter la côte. Nos corps se touchent. Bien sûr que notre amour sera impossible. Ce n'est plus la question. Ce qui m'importe, c'est que tu me rendes visite de temps à autre pour me faire part de l'état de ma jauge. Savoir quand je tomberai en panne sèche, quand sonnera mon glas funèbre. Il se passe vraiment de drôles de choses dans la psyché humaine ma nièce. Pourquoi t'ai-je toi instrumentalisée de la sorte ? C'est incompréhensible et doit le rester. Il y a des sentiments qui ont l'air de se transformer en images mentales lorsque le sujet désiré s'évanouit dans les airs. Fascinante résurgence.

J'ai donc fait ce que j'ai pu avec ce que je fus. Cela n'a pas été suffisant. Me voilà recalé, désavoué par jugements itératifs, nié en permanence. C'est ainsi que s'achève 2009, qui ne fut pas une grande année. Sauf pour les vins paraît-il. Alors bon, voilà. Il ne me reste plus qu'à laisser faire sans me retenir à de quelconques branches foireuses. J'ai hâte de me retrouver maître de mon temps au lieu de le voir constamment terni par de mauvaises réactions. Je suis la mauvaise conséquence d'une mauvaise cause. C'est comme cela que les couples meurent parfois.

Je me ferais bien une petite ballade ventre à terre. Ou bien en marchant sur la tête, ce qui en soi n'est pas évident. Je n'ai pas assez de force pour avancer à bout de bras. Très mauvais équilibriste depuis le début. Je n'ai jamais réussi jeune à faire ne serait-ce que le poirier. Je ne suis pas doué la tête en bas et les pieds en l'air. Sauf accroché aux branches des arbres. Maintenant que j'ai perdu le nerf de l'équilibre sur la gauche de ma tête, tout cela n'est même plus envisageable. Droit, ce n'est pas toujours simple. Surtout dans le noir où les repères visuels s'estompent. Ce matin vers 7 heures, je me suis réveillé. Tout allait bien. Un peu de clarté matinale s'infiltrait alors dans la chambre. J'avais dans la main une belle gaule, un truc bien raide et bien rassurant. Dehors, des bruits de moteurs ronronnaient pendant que mon oreille tintait les 7 coups de sept heures. Mon nez produisait des variations sonores incontrôlables que seul un nez enrhumé ou un orchestre contemporain peuvent engendrer. Tout allait vraiment bien lorsqu'une envie de pisser est venue me contrarier. Il me faut entreprendre de me lever en silence, de contourner le lit autour duquel différents pièges ont été dressés, une chaise pliante qui n'a rien à foutre là, un panier à linges propres en plastique, une porte d'armoire constamment ouverte. La probabilité de me vautrer sur le lit est de 2 pour 10. Cela serait suffisant pour déclencher un incident diplomatique grave. Ce ne fut pas pour ce matin. Ensuite, parce qu'il y a une suite, je traversais le salon désert jusqu'à la porte de la salle de bains où des chiottes ont été construites dans un ancien placard. Pratique l'affaire, il n'y a pas loin à parcourir. Dans le noir, j'ai posé mon auguste postérieur sur la cuvette. Interdiction d'allumer la lumière, sous peine de représailles verbales. En effet, il ne fait pas bon fermer les portes, elles grincement des gonds. Et puis viser le trou en restant debout, déjà en pleine lumière, il y a comme des trajectoires aléatoires. Je n'imagine pas la mare, déjà qu'elle en a marre. Chemin arrière, je n'ai bien sûr pas tiré la chasse d'eau pour ne pas faire de bruit. Je suis en approche de la zone dangereuse. Je tanguer, je titube. Une nuit, je vais m'exploser la gueule dans un coin de meuble, quelque chose de copieux ! Enfin la couche douillette, bien chaude. Tiens, je n'ai plus la couette qui me recouvre entièrement. Elle en a profité pendant que j'urinais pour tirer la couverture à elle. Maintenant, je peux toujours m'accrocher pour récupérer la moitié du duvet. Existence de merde.

Ne plus voir personne. N'avoir plus de compte à rendre. Le kif absolu. Après, les cons et leurs interprètes diront que ce n'est pas normal de vivre ainsi. Mais si, mais si. J'ai eu vent d'un gars à la rubrique faits divers qui avait vécu plus de trente ans sans jamais sortir de chez lui. Un gars des Alpes Maritimes. Il y a en effet dans cette région des grottes et des cavernes en pagaille. Là, il vivait apparemment dans un appartement avec sa mère qui faisait les courses pour deux. Et à la mort de sa maman, il se trouva fort dépourvu pour se nourrir. C'est donc sous les regards stupéfaits des chalands que notre néanderthalien pas normalien pour deux sous est sorti dehors faire un tour. Mon dieu, s'est-il dit, j'ai bien fait de rester chez moi cloîtré comme un chimpanzé en captivité. Le spectacle est à gerber. Vieux beaux aux cheveux teintés, espadrilles et gourmettes tenant le crachoir à des bimbos surgonglées portant dans leurs bras des chiens ridicules. Gosses de riches trafiquants qui se la pètent avec leurs accessoires de marque. Vieilles peaux tirées qui médisent sur le compte de la voisine pas d'ici. Il n'y a que la mer qui est belle. Et encore, avec tous ces enfoirés qui rejettent leurs déchets dedans. Vivement que je regagne mon trou et que je trouve le moyen de me faire livrer mon gibier à domicile. Une putain de 3 w devrait arranger le coup. Si j'essayais [www.bouffeauxreclus.fr](http://www.bouffeauxreclus.fr)

Il faut du courage pour être libre. Beaucoup de courage. Ou beaucoup d'argent pour être indépendant, ou être roi ou empereur pour se situer au-dessus. Ou président africain, ou Théodore Monod. Cela dépend aussi de la saison, du temps qu'il fait, de l'endroit où l'on se trouve, des barbares locaux, des mœurs en vigueur. Des fois, chrétien, juif ou musulman, ce n'est pas bon du tout. Même bouddhiste, tu n'es plus sûr de rien avec les bridés. Des fois, être de caste inférieure, ce n'est pas bon non plus. Des fois, être né sous un régime autoritaire extrême, ça craint du boudin. Des fois, se marier, c'est carrément nase. Et Cicéron a dit que nous sommes esclaves des lois pour pouvoir être libre. Et si ce n'est pas rond, c'est comment ? L'idée étant si possible de ne pas trop cumuler les handicaps. Imaginons deux secondes... Je suis juif pratiquant pour de vrai, pauvre (si, c'est possible), j'épouse une catholique charitable et de bonne famille (forcément) parce que j'ai oublié que l'amour ne doit pas dépasser la frontière des appartenances religieuses et sociales. J'ai donc oublié d'être con. Et comme un malheur ne vient jamais seul, je vis sous autorité musulmane. Là, dans une lointaine Espagne, ma liberté tient normalement une demi-journée. Avec un peu de chance jusqu'à la nuit de noces. Le lendemain, les pressions et les persécutions commencèrent de toutes parts. C'est romanesque mon délire. Cela ferait un bon début de roman. Sauf que je ne suis pas assez érudit pour tenir la distance. A croire que tous ces romanciers se documentent pour toutes les circonstances. Pas possible autrement.

Je voudrais me blottir entre tes deux seins et regarder les étoiles du ciel qui tombent dans tes yeux sombres. J'aimerais tellement sentir la douceur de ta peau. J'aimerais tellement que tu poses tes lèvres sur mes cicatrices de charcuté. Je voudrais tant entendre les halètements de ta respiration, en même temps que la pluie sur les tuiles et les voix des gorges urbaines. Cela fait assez cliché pris sur le fait, je te l'accorde ma souveraine. Je suis le roi des cons, je tourne en rond autour de toi. C'est ma peine, ma punition. Je n'ai rien trouvé de mieux à faire pour occuper mon temps et mon maigre espace. Attention, je vais marquer mon territoire en payant ma quittance de loyer. Mais revenons à tes reins, sur notre terrain de terriens, pas grand-chose en effet à se mettre sous les doigts. Une érudite passe sous ma fenêtre, elle a trouvé quelque chose à se mettre dans la tête, cette moins

que rien. Ce n'est pas Goethe mais Schiller tas d'incultes. Grande dame diront certains confrères et certaines consœurs. A se demander par quoi ils se trouvaient liés. Pris au dépourvu peut-être. J'ironise à peine. Ma consolation est en retard sur l'horaire. Je voudrais tellement être certain de pouvoir t'attendre, être sûr que tu viennes un jour. Le vide est-il sans filet ? J'ai comme une vague envie de rémission avant de mourir. Besoin en effet de me rendre sur le quai de ta gare et de ne plus bouger, plus immobile qu'une statue de pierre. A demain.

Produire des images et des mots. C'est comme sortir provisoirement de cette réalité. Pour en créer une autre, plus belle si c'est possible. Cela dépend de ce qui sort du ventre. Plus noir que le noir parfois, c'est atroce et inutile. Ce qui m'étonne, c'est la violence gratuite, sans fondements psychologiques. Je suis atterré par certains films que je vois à la télévision, tout juste interdits au moins de 10 ans, qui font l'apologie de la haine arbitraire. C'est très con. Un maniaque s'en prend à une jeune fille qu'il poursuit dans un appartement super grand alors qu'elle était en train de faire la fête avec d'autres adolescents turgescents, prêt à tout pour l'égorger avec un couteau de cuisine. Mais en fait, c'est juste pour rien. C'est juste un super connard de producteur qui a proposé un jour à un super connard de réalisateur de faire un navet télévisuel où un gars n'aurait rien d'autre à faire que de poursuivre de jeunes pisseuses afin de les trucider. Ce n'est pas les filles qu'il faut massacrer mais le super connard qui a mis une liasse de billets sur la table pour tourner cette merde.

Approches-toi de moi. Quelques secondes avant que je parte. Je vais prendre un avion pour aller à l'autre bout du monde. C'est décidé. Il ne me reste plus qu'à le faire. C'est une question de jours, de semaines n'est-ce pas ? Non, ce n'est plus à toi que je parle mais à lui. Au vide qui m'interpelle. Et toi qui pointe le bout de ton nez, je te le dis en vérité. C'est trop tard en ce qui me concerne, trop vieux, plus envie. J'ai passé l'âge de jouer à la poupée ou au toubib. J'ai trop souffert, trop souvent, trop longtemps. As-tu seulement balayé sur le pas de ton inconscient ? Toutes ces petites merdes récurrentes qui risquent encore de me pourrir la vie. Tu vois ou je te fais un dessin avec un nœud rose autour ma poupée jolie ? Je ne voudrais pas que tu deviennes encore mon pire cauchemar. J'ai déjà donné pour la mauvaise cause, déjà dit. Ce n'est plus ma peine. Passes à mon voisin, il est jeune et plein de vigueur candide. L'exemple du type prêt à tout pour se faire détruire et qui en redemandera sûrement, parce qu'il aime ça le con les couches successives. C'est nase, c'est nul à chier. Point final.

Muse, c'est aussi le nom d'un groupe de musique assez sympathique. Deux muses, Nathalie et Aurélie. Que de lie en fin de compte ! On parle de manière imagée de la lie quand on veut désigner péjorativement les résidus, les déchets ou les couches sociales considérées comme inférieures. Ce n'est pas très gentil de votre part les humains. Sinon, il est toujours possible de boire le calice jusqu'aux lits. Et là, c'est la délivrance ! Un petit coup de lie distillée et c'est reparti comme en quatorze ou en quarante, c'est suivant. Moi, je suis un homme de lie, voire d'homélie quand j'ai trop bu. Un petit commentaire de circonstance par ici et pars maintenant. D'accord, je m'en vais. J'ai perdu Aurélie dans un accident d'avion quelque part autour d'Orly. Il m'en reste encore une, si précieuse.

Je ne sais pas. J'essaye de me remémorer l'intensité de nos débats. Je ne suis rien, ni

magicien, ni même accoucheur. Je vais malgré tout me hasarder à mettre en mots une sensation qui pourrait être porteuse de sens. Moi, ce dont je me souviens de toi en particulier, c'est ce besoin de vouloir contrôler à peu près tout jusque dans l'échange physique. Femme dominante, maîtresse femme... Ne font-ils pas autre chose que d'aimer ce que tu as envie d'être ? Peut-être n'ont-ils pas d'autre choix ? Moi, me connaissant, je ne t'aurais pas laissé te conforter dans ce rôle. Moi, me connaissant, j'aurais souhaité rencontrer la femme. Peut-être aurais-je échoué comme d'autres dans le désir de te confondre en douceur. L'amour ne fait pas tout. L'être humain fait le reste dans son for intérieur. Ou ne fait presque rien. Lâcher, s'abandonner, se perdre pour mieux s'y retrouver. J'imagine dans ton ventre une tension venue de quelque part. Un faisceau de raisons comme autant de certitudes intimes ? C'est toujours très compliqué. Les aventures s'enchaînent avec leurs lots de joies et de déceptions, la psyché se déchaine, des images se fixent parfois de façon trop prégnante. Une chose est certaine, je suis désolé pour toi, pour l'enfant que tu n'as pas eu. Je ne le dis pas comme je le pense mais comme je le ressens.

J'ai froid. Je n'ai pourtant plus peur d'elle. C'est à peine si j'ai de la fièvre inversée. Bientôt, je serai en hypothermie affective. Il n'y a que les couvertures pour me réchauffer le corps et le radiateur allumé derrière ma chaise de travail. Un coup de fouet vient de claquer dans la nuit. Combien de jours et de nuits vais-je rester dans cet état-là, à broyer du noir tout seul debout sur mon quai de gare, à attendre que l'impossible exploite survienne ? Le chemin est long, le jour si ténébreux et le train reparti sans moi. Je sens encore ton parfum de dame en noir autour de moi. Je sens encore battre ton cœur rouge. Tu es décidément trop loin, là-bas tout au bout de la voie de chemin de fer. Moi qui rêve toutes les nuits d'une rive sensuelle où nous pourrions échouer. Quelqu'un siffle au loin, tout près de nous un air entendu que nous reconnaissons, c'est notre musique secrète, notre mot de passe. Sésame, peux-tu m'ouvrir les portes de son jardin ? Je me réchauffe enfin, cela me fait du bien de penser à toi. Je crois que tu me reçois, mon intensité est si forte. Nous sommes en phase, il est 00:49.

C'est un jeu, une énigme à résoudre. C'est comme si c'était possible en fait, sauf que cela n'est pas donné à tout le monde. Imaginez un jeune gars, se promenant sur une coursive de falaise, frappé par une lumineuse évidence. La nature lui a glissé dans le cœur la présence dissimulée de l'amour. Il est là, il faut le trouver, il y a des pièges et des trous partout. Tu as une vie et une seule pour ça. Il faut y aller, ne pas perdre une seconde, battre les campagnes, parcourir les villes à sa recherche. C'est l'unique chose à découvrir dans ce monde.

Elle était moche en effet. Etrangement moche et l'esprit vif. Je fus séduit par l'esprit. Comment dire ? Un visage disgracieux posé sur un corps de rêve, c'est possible. Un visage laid, savamment modelé par le chirurgien plastique de Frankenstein. D'une précision chirurgicale. C'est la quasi absence de menton qui frappait le plus. Elle avait pourtant deux jolis yeux verts mais impossible de sauver la face. Je l'ai regardée durant deux jours, bien obligé alors par le lien professionnel qui nous unissait. J'avais parfois des nausées et puis parfois je la trouvais attirante malgré sa tronche en biais. Je me suis dit que cela devait être terrible à vivre. Comment voulais-tu aussi que je la prenne ? Du verbe apprendre par derrière, je ne voyais que ça d'envisageable. J'espère pour elle qu'elle a entendu parler des

chirurgiens de l'extrême, ceux qui passent à la TV pour montrer leurs prouesses. Quand un thon devient une dorade royale.

Fait chier cette existence, à aller bosser tous les lundis de toute une vie pour des revenus de misère, genre tu as l'impression de faire l'aumône pour bosser 45 heures payées chichement 37. J'ai intégré récemment une entreprise seigneuriale où je n'ai que mon maigre salaire pour pleurer. Rien d'autre, que dalle ! Et je dois bien évidemment m'estimer heureux parce que j'ai un travail et que d'autres sont à la rue. Enculés de la race humaine, mesurez-vous toute l'horreur de vos natures putréfiées et corrompues ?

Il n'y a pas de solutions collectives. Il n'y a que des êtres qui arrivent seuls à s'en sortir un peu mieux que les autres. C'est pour cela qu'il est bon d'apprendre à tuer dès son plus jeune âge. Sinon, tu fais ermite sans domicile fixe ou ascète de campagne. Ou salarié exploité, ou chômeur en contrat indéterminé. Ou plouf dans la Loire, c'est bien aussi quand c'est profond. Du moment que perdant, tu fermes surtout bien ta gueule à double tour. C'est ainsi que notre salarié émérite est parti à la retraite, sur un beau discours revanchard. Et nous autres, comme des glands assujettis, nous l'avons pour ainsi dire trouvé pathétique. Oh là là, ça ne se fait pas de dire des méchancetés de la sorte ! J'espère seulement qu'il a mouillé grave son slip kangourou le Paulo !

Taratata. Si ce n'est pas toi, c'est donc ta sœur qui conduisait le taxi. Et à première vue, j'ai gagné au change. Confortablement installé sur la banquette arrière d'une berline, mademoiselle conduit. Elle conduit bien je trouve, tout en douceur. Je lui ai dit : "allez où vous voulez, où bon vous semble. De toute façon, nous finirons bien dans un trou genre nid de poule." Et là, elle m'a répondu : "trouvez-vous le transport agréable ?" De quoi être confondu pendant quelques secondes... Silence à l'intérieur du cockpit. C'est donc ça la finalité du passage, qu'il soit agréable ? Agréable comment ? Tout simplement me dit-elle. Rendre la vie agréable, plaisante. Je dois être acteur comme tous les autres de cette distraction. Oui mais les autres, ils ne sont plus sympathiques. Les autres, ils sont devenus vils et vilains. Les autres, ils sont déconnectés de leurs sentiments humains. Et alors, comment faut-il faire pour les faire revenir à de plus humbles et nobles dispositions ? J'ai bien une idée mais je ne sais pas si je peux... Voilà, il faut tous les faire disparaître. Ce n'est pas très sympathique comme attitude !? Il n'y en a jamais eu d'autres me dit-elle une dernière fois. Et alors ? Faisons dans le cœur de notre intimité tout ce qu'il faut pour se chercher, se rencontrer et pour ne jamais se perdre. Aimons-nous tous les deux avant de finir aux trous. Et l'humanité dans tout ça ? Qu'elle crève cette charogne. Ah d'accord !

Cette nuit, j'ai rêvé d'une relation amoureuse extraordinaire, sans reproches et sans diabolisation. C'était si reposant, si tranquille, si aimable. Le silence remplaçait les paroles inutiles. Quel inestimable confort de vie. Mon rêve en l'état ne pourrait pas devenir réalité, ça c'est clair. Il faudrait se chercher longtemps je crois, une vie n'y suffirait pas. A moins d'un coup de chance de chez coup de bol. La perle rare venue d'un monde lointain, limite extra-terrestre, créature improbable, genre femme qui ne la ramène pas avec ses mauvais jugements. La probabilité de la dénicher doit être à peu près inférieure à celle d'attraper une tumeur cérébrale dans le vestibule. C'est comme ça, c'est tout. Dans le même temps, c'est sûr, c'est chiant de supporter toujours les rengaines habituelles. C'est relou comme y disent les jeunes décérébrés.



Moi, j'allais sur le chemin. Je marchais. Pour ainsi dire sans but précis. A juste titre en fait. J'ai mis la mobylette dans le fossé et j'ai fini à pied. Il faisait nuit alors. Nuit noire où je ne voyais pas plus loin que le bout de mon nez. A juste titre en fait. Sur les bas-côtés, je remarquais une multitude de petits points lumineux. Des lucioles en pagaille garnissaient les bordures du chemin. Insecte pour le moins intéressant, d'un point de vue strictement symbolique. Pour le reste, je ne sais pas. Les lucioles produisent de la lumière afin de trouver un compagnon ou une compagne pour l'accouplement. En général, le mâle courageux vole alors que la femelle un peu feignasse sur les bords reste dans l'herbe. Ils ont un signal spécifique (nombre de clignotements et couleur) pour éviter les rencontres infructueuses avec d'autres espèces de lucioles. N'est-ce pas merveilleux ? A la conclusion, il faut de la lumière pour s'aimer et ne pas se tromper de partenaire. Laisser la lumière allumée si vous préférez. Ceux et celles qui veulent l'éteindre sont carrément suspects. C'était un petit coin de Normandie que j'aimais bien, où j'ai connu de belles heures de liberté.

Qu'ai-je à donner ? Parce que si je n'ai plus rien à donner, c'est que peut-être je ne sers plus à rien et que je n'ai plus personne à servir. Alors ? Donner quoi ? Il y a moi et les autres. Moi, je peux toujours délirer, me réfugier dans quelques postures narcissiques. La déchéance par exemple qui n'est qu'une ascèse qui a mal tourné. Une ascèse justement qui n'est qu'une déchéance qui a bien tourné. Ce n'est que moi et mes intuitions douteuses. Les autres, c'est un gros problème. Donner quoi de moi aux autres ? Ma seule inconstance d'existant ? Est-ce suffisant ? La rhétorique à un moment donné finit par s'épuiser, le discours devient inutile et laisse place à l'éternel silence. C'est cela n'est-ce pas ma présence en ce monde ? Qu'ai-je à donner ? Que ma nouvelle constance et le silence parcimonieux de mon univers.

Tu n'as rien à craindre de moi. Je n'ai plus rien à te donner sinon quelques mots à la dérobée. Là, c'est certain, j'ai de quoi inonder ton ventre et ton esprit. C'est en effet dans ces directions que je cherche parfois à déposer de toutes petites gouttes d'eaux précieuses. Je ne suis pas toujours sûr de pouvoir y arriver. Cela dépend de la sensibilité de celle qui les reçoit. Je n'ai pas de doute sur la tienne. Je n'ai aucun doute sur ta faculté de fondre et de te répandre en amour. Pas de doute sur ta capacité à t'abandonner malgré cette assurance de façade. Il n'y a pas de risque à lâcher prise et se perdre. Ne rate pas la marche. Je ne sais pas pourquoi je te dis tout cela ce soir. Une envie d'interférer avec ton inconscient, de te dire combien j'ai confiance en toi. Moi, j'aurai à peu près tout raté. Bien désolé je dois l'avouer d'un tel naufrage. Je vais prendre ma retraite du monde, me cacher la tête sous un capuchon de moine, me réfugier dans le silence et la contemplation. C'est comme si je te chargeais d'une mission de la plus haute importance. Fais à ma place ce que je ne sais pas faire. Tu me diras alors comment tu t'en sors, si tu y arrives. Je compte sur toi.

L'avenir est sombre, le futur est noir. Je vois des masses humaines réduites à l'esclavage, des dictateurs sans visages, réfugiés dans des univers high-tech. Je vois ce qui a toujours été, en pire. Mille fois pire. Je vois l'instinct grégaire à visage découvert. Il n'y aura plus le vernis de la civilisation. De la bourbe sourde jailliront les clameurs des suppliants qui agoniseront face contre terre. Il n'y aura plus jamais de bienveillance nulle part sur ce globe.

Il est temps de mourir, de ne jamais renaître. L'autre jour, il y a une larve pensante qui rentre dans mon bureau et me dit : "si c'était à refaire, je ferais autrement." Il ne va pas fort le pauvre vieux. Faut qu'il prenne des vacances, ou qu'il batte en retraite. Refaire ? Jamais de la vie. Une seule suffira amplement. Pourvu que la réincarnation ne soit là aussi qu'une vue de l'esprit. En même temps, comment savoir ? En tous cas, une chose est sûre. Je passe mon tour. Demain ne m'inspire rien de bon. Moi à l'identique une seconde fois, même pas en rêve. De toute façon, ce n'est pas possible. Et approchant ? Non plus. C'est ferme et sans appel. Etonnant tout de même ce principe de vie qui s'impose malgré tout ? Qui brave l'infiniment grand comme l'infiniment petit. Comment cela s'arrête un truc pareil ? Un interrupteur quelque part dans le cosmos, un bouton, une manette à actionner, une formule magique à proférer ? Faut peut-être tout simplement arrêter de faire des bébés. Je ne parle pas que de nous. C'est le principe vital global qui m'intéresse. Faut-il que la terre explose pour anéantir toutes les intentions vivantes ? J'ai quand même du mal à croire que nous serions les seuls dans l'univers à se taper du catch à la télé et des philosophes à deux balles. Peut-être qu'il y en a qui ne connaissent pas le pouvoir et la haine. Peut-être qu'il en existe des moins cons quelque part sur les bords des galaxies. Voilà une vraie curiosité qu'il serait bon d'assouvir. Voir si d'autres principes de vie personnifiés ont engendré les mêmes tares locales.

J'ai comme une grosse envie de solitude en ce moment. Un truc d'ouf, de la mort qui tue vraiment. Que même si tu voulais te relever, ce ne serait pas possible. Tu vois ou pas l'idée ? Donc, disais-je, un désir de me retrouver impassible dans un petit coin de paradis, sans parasites diurnes. Sans pression familiale, sans pression professionnelle. Sinon que des gens qui viendraient me voir que pour me demander si je vais bien. Comme un besoin énorme de délestage. Parce que voilà, il y a des fardeaux qui ne devraient pas en être mais qui le sont quand même. Plus rien, plus de parents, plus de famille, plus de collègues, plus de voisins, plus de commerçants auxquels il faut dire merci et au revoir. Ne plus rien dire, ne plus être dans l'obligation de parler. Voilà, c'est ça. Etre bien avec soi-même, écouter le temps, admirer la nature, se coucher tard.

Toujours des fantasmes plein la tête. Des envies dont les contenus sont assurément irréalisables, qui encombrant nos esprits à longueur de journée. Envie de tout ce qui nous ferait du bien j'imagine. Exactement le contraire de ce que nous sommes en train de vivre. C'est la richesse et le foisonnement d'une vie intérieure bien meublée, imaginer des choses qui ne se dérouleront jamais. Par exemple, un jour je partirai avec elle. En fait, non. Je n'irai probablement nulle part sinon chez moi, à songer à des trucs invraisemblables. C'est bizarre cette faculté d'inventer des situations, de se projeter dans des films chimériques. Et de penser que tout cela a peut-être du sens. Pourquoi je pense que je partirai avec elle alors que la probabilité est nulle ? Pourquoi faut-il que j'occupe mon esprit avec ça ? Le plus symbolique, c'est quoi ? L'envie de mettre en scène ou le contenu ? Quelque chose me dit que l'intention de la mise en scène est plus chargée de sous-entendus que le contenu lui-même. Elle n'est qu'un prétexte pour me signifier mon contenu en cours et en dessiner les contours. La présence du fantasme m'indique dans quel état j'erre de la bibliothèque bien évidemment. Je ne pouvais pas passer à côté, trop tentant. Je ne suis pas au mieux on va dire. C'est un peu la déroute, la retraite de Russie pas vraiment réussie, une bérézina en quelque sorte. Waterloo approche avec sa putain de plaine sordide. Cela va sentir le cadavre décomposé dans pas longtemps.

C'est vrai que dormir, c'est une vraie perte de temps. Même si j'adore rêver, il y a des fois où cela me fait carrément chier d'aller pioncer. Je préférerais écrire à la place. Genre jusqu'à deux, trois heures du mat. Debout sept heures. Pas le tempérament pour, dommage. Ça fait vraiment braire d'aller bosser demain. Il faut que je trouve une soluçe.

Il n'y a donc plus d'amour que dans les rêves. Encore cette nuit. Elle était si et tant entêtante. Ô mon dieu, que de désespérance le matin au réveil. Quitter une blonde lascive pour une autre blonde moins tendre. Je ne veux pas me lever, je souhaite rester avec elle. Afin que nous fassions l'amour sans bouger ou presque. Et que nos peaux se collent. Que cela dure longtemps, très longtemps. Je rêve d'une fusion immobile, d'un deux en un tranquille dans des bras apaisés. Je rêve de respirations entrecoupées par des murmures et de petites excitations plaintives. Ô mon dieu, je ne comprends pas cette vie éveillée, cette dure réalité de la lutte nécessaire et incessante. Pourquoi toujours toutes ces sortes de guerre ? Alors qu'il y aurait tant et tant de plaisirs à prendre d'un parfum, d'un visage, d'un son, de nos sens émus ? Il suffirait de quoi pour quitter le monde des tueries ?

Dans le genre flingage à balles réelles, il faut que je vous raconte une histoire banale qui est arrivée récemment à mon supérieur hiérarchique. Avant cela, un directeur s'est suicidé. Il y a un moment maintenant. L'affaire a été étouffée, comme d'habitude. En même temps, il n'y a pas de coupables désignés. Déjà entrevu. Disons qu'il ne devait pas être très équilibré pour supporter la pression. Alors, bon. Voilà qu'il se tire en laissant quelques traces derrière lui. La preuve, on en parle encore. Discrètement bien évidemment, entre nous les agents subalternes. Une autre directrice a été appelée à régner. Non pas araignée mais à régner. Sinon, il y aurait eu libellule ou papillon. Mais je vois que vous avez compris, je ne vais donc pas recommencer. Et puis un autre à remplacer la précédente. Celui dont je vais vous narrer l'aventure. Mais avant je vais débarrasser la table du déjeuner avant de me faire défoncer, je reviens vers 16:45.

16:49. Qu'est-ce que je disais ? Ah oui, mon directeur. Un homme qui est là depuis un peu plus de deux ans. Si je devais le décrire un tant soit peu, je dirais qu'il est trop gentil, compétent, bosseur et courageux. Rien d'un imposteur. Seulement voilà, le directeur des ressources inhumaines qui officie sous le titre de secrétaire général est quant à lui tout sauf gentil. Fraîchement débarqué à son poste, c'est un homme qui a opté pour le côté obscur de la force. Il a les pleins pouvoirs, sorte de seigneur noir disposant de la vie de ses serfs. Et comme mon directeur n'est pas un professionnel absolument parfait, il se doit de le détruire par tous les moyens. Tenez mon cher ami, un audit à charge, des professeurs bourrés de charges explosives et mon impulsivité pour vous foutre dehors. Qu'est-ce que vous préférez ? Le suicide ou prendre la porte ? Mon directeur émérite a pris sa décision. Tracer la route le plus loin possible des balles de ce système moyenâgeux. Quelle bonne idée, comme je le rejoins. Laissons notre seigneur hypocrite à son arrogance. Rien de pire que les petites gens qui se croient supérieurs dès qu'ils ont un peu de pouvoir. Dans peu de temps, je suis orphelin. Cela va être ma fête, mon tour quoi ! Faut que je bouge de là et vite, avant que les bastos m'atteignent. Moi non plus, je ne suis pas parfait. Que Dieu me préserve.

*La paix n'est que mensonge.*

*Il n'y a que la passion.*

*Par ma passion, j'obtiens la puissance.  
Par ma puissance, j'obtiens le pouvoir.  
Par mon pouvoir, j'obtiens la victoire.  
Par mes victoires, mes chaînes se brisent.  
La Force me libérera.  
Il n'y a pas de paix, il y a la colère.  
Il n'y a pas de peur, il y a la puissance.  
Il n'y a pas de mort, il y a l'immortalité.  
Il n'y a pas de faiblesse, il y a le côté obscur.  
Je suis le cœur de l'Obscurité.  
Je ne connais pas la peur, mais je l'instille à mes ennemis.  
Je suis le destructeur des mondes.  
Je connais le pouvoir du côté obscur.  
Tout l'univers se prosterne devant moi.  
Je m'engage dans les ténèbres où j'ai trouvé la vraie vie  
Dans la mort de la lumière.*

Ouais, pas mal. Ouaihe bien comme ils jactent dans les banlieues. Sur la vie de ma mère, vas-y ça me pète les couilles grave toutes ces mauvaises volonté de puissance. C'est le monde tel que nous le faisons, vous n'y pouvez rien les rebuts du peuple. Rebut, plus soif, normal. Restez dans vos ghettos et ne faites pas chier les grands de ce monde avec vos colères et vos revendications superflues. Estimez-vous heureux qu'on vous laisse encore en vie. C'est pour mieux faire de vous des esclaves mes enfants. Putain ta race d'enculés.

Il fallait s'y attendre en effet. Rien, non vraiment rien ne pouvait modifier cette trajectoire. Il y a bien eu quelques bonnes consciences pour essayer d'endiguer le mouvement mais rien n'y a fait. Le nombre est trop important, la masse trop compacte. Il faudrait d'une certaine manière l'atomiser pour en séparer les particules élémentaires, les prendre une par une pour les éduquer, les rééduquer, voire les reformater pour quelques-unes. Mais l'humain ne se révolutionne pas. Non. Il faut donc vivre avec ou s'excuser d'être là. En clair, tu composes ou tu te décomposes. Il n'y a aucun espoir, aucune utopie, aucun idéal de changement qui mérite qu'on s'y arrête. Tous bons à mettre à la corbeille les trous du cul qui croyaient pouvoir changer la société humaine. Et puis qui pour redorer le blason de l'homme, pour lui ouvrir la conscience, l'éclairer ? Il faudrait des Jedi avec comme maître Jacques Attali dans le rôle de Yoda. Ou des clones de pysy agrégés, un Gandhi démultiplié, des sages adeptes de la non-violence envoyés en mission d'évangélisation humaine. Parce que celui qui reste dans sa montagne à péter dans sa robe en taffetas, il est tout juste irresponsable. Cette vision narcissique de la spiritualité, c'est nul.

Me raconter des sornettes, des histoires à dormir debout ? Ce n'est plus la peine, je vous ai compris les criminels. Je n'avale plus les couleuvres. Pourtant, qu'est-ce que j'étais naïf dans le temps ! Impressionnant ! Maintenant, j'ai compris vos intérêts. Je devine à qui profite les crimes. Sombres affaires, embrouilles délictueuses, meurtres non élucidés. Il y en a qui ont des hommes de main, toujours les mêmes. De quoi faire le sale boulot,

éliminer les trouble-fêtes et les empêcheurs de gagner en rond. Facile avec un peu d'oseille de se payer des services de nettoyage.

Au fait, combien de pages pour ce nouveau récit ? Pour une fois, je ne me fixe pas de limite. C'est quand je veux je bloque le compteur.

Quatre ans bientôt que je suis passé sur le billard. En effet, le chirurgien a joué avec ma boule, la 9 qui si ma mémoire est bonne est noire et blanche. Là, il fallait l'enlever de son trou. Ça va, ça peut aller. J'ai survécu à l'expérience. Je me suis habitué à vivre en mono. 44 ans et toute ma tête. Pour le reste, c'est la merde. Qu'est-ce que je vais devenir avec toutes ces indignités ? Je n'en sais rien. Entre une femme qui me fait une vie d'enfer et un supérieur qui veut ma peau, où vais-je bien pouvoir échouer ? Sur tous les tableaux, c'est sûr. Trouver la paix dans un petit havre. Je ne serai pas un homme connu, ni reconnu. Je n'ai donc pas besoin d'être en vue. Ainsi cesseront-ils de tirer dans ma direction. Je ne suis pourtant pas un pigeon d'argile. Mais peut-être préfèrent-ils les cibles vivantes, c'est plus stimulant quand ça bouge encore. Un petit appartement, un petit loyer, des petits boulots à droite et à gauche. A l'évidence, j'en ai plein le cul de cette existence. Il faut que je passe mon permis voiture "boite automatique". Je vais gagner du temps, pas besoin de savoir synchroniser. Deux pédales feront sûrement l'affaire.

Tu réponds quand tu veux, quand l'envie te prend, ne t'excuses pas. Parfois on se dit qu'il faudrait répondre, on y pense et puis on oublie. Pendant ces temps-là, il se passe des choses silencieuses dans nos intérieurs. Je ne regrette rien. D'autant que tu n'es pas une femme facile et que je suis un piètre mari. Il y a des fois, il nous arrive d'avoir de la chance. Il est peut-être plus facile de se le dire maintenant, plus que dans le feu de l'action. Et quel feu de forêt ! Il m'a fallu tant d'années pour l'éteindre. Et puis une nuit, tu es partie de mon esprit.

C'est ainsi que j'ai organisé ton départ, d'une manière symbolique certes brutale. De "revival", il aurait pu en être question si je n'avais pas été embarrassé. Mais sur mon désir de te retrouver, il n'y a pas l'ombre d'une ambiguïté. Amie muse, muse amie, celle qui inspire, qui insuffle l'envie d'écrire. Ce n'est en effet pas toujours fête, quelle chance inestimable ! C'est comme cela que je le ressens et ça déboule comme sur du velours. Je ne me le cache pas, c'est une forme d'amour sublimée très intense puisqu'elle invite à donner de soi. C'est au mieux ce qu'il me reste quand je dis que j'abandonne. L'ivresse n'est pas physiologiquement pour moi. Atavisme solidement accroché autour de moi, de mon corps, de ma sensibilité. Non, je ne regrette rien puisque je fus ton amant et que tu as apprécié quelques-unes de mes dispositions. Voilà, parlons du présent et de cette proximité, parlons de tout et de rien. Le passé simple est dépassé, reversé dans la mémoire de nos panses. Tout a été pensé et parfaitement digéré.

Avoir toujours tort. C'est extraordinaire de se dire que j'aurai de toute façon toujours tort. Tout cela parce que je l'invite à se rapprocher d'elle-même pour résoudre ces problèmes. Et que je ne devrais pas faire ça. Parce que cela ne se fait pas, c'est tout. Je devrais la rassurer, prendre sur moi de lui trouver des solutions matérielles et psychologiques reconfortantes. Surtout qu'elle ne se sente pas insécurisée. Moi, j'ai escaladé non sans mal ma montagne pour solutionner mes soucis, pour faire en sorte que

les autres n'aient pas à les supporter. Elle ne fait rien, elle n'en est pas capable. Je supporte donc et suis coupable. Triste conclusion.

L'eau du fleuve qui monte, qui monte. 0,68 cm au-dessus de la cote en-dessous du pont. Ce n'est pas une crue, non. C'est une menace permanente. De voir les eaux monter et se déverser dans les rues de la cité. Il y a décidément beaucoup trop d'eau à la surface de cette planète. C'est si angoissant d'imaginer qu'un jour peut-être elle sera par-dessus nos têtes. Rien ne peut l'arrêter. Je vais aller marcher le long du fleuve, à une distance respectable. On ne sait jamais, une impétuosité de dernière minute, un afflux imprévisible.

Je reste là, près du corps désiré. Quelques heures auparavant, ce fut l'enlacement. Là, il n'y a plus rien qui bouge. Dehors, il ne fait pas encore jour. De la lumière jaune parvient tout de même du lampadaire du coin de la rue. A moins que cela soit la fenêtre d'en face. Probablement un noctambule ou un insomniaque qui cherche un contact, un signe du vivant. Moi, j'ai bien vécu ce soir. Puisqu'elle était avec moi. Plus un mot, plus un bruit, le monde s'est tu. Et elle s'est éteinte après l'étreinte, secouée par quelques soubresauts. Des réflexes nerveux incontrôlables sûrement. Et puis plus rien. Son corps est devenu un poids inerte. Il est tôt, bientôt l'heure de nous lever pour aller travailler au même endroit. Je revois son visage faiblement éclairé par la flamme de la chandelle. C'était hier soir. C'est quoi le but du jeu ? Ne pas être seul dans sa chambre lorsque le soir tombe ? Faire croire à un amour qui durera ce qu'il pourra endurer ? Je vais te raconter des histoires à se tenir debout et dormir couché. Il faudra me croire un peu pour que cela dure un minimum. Je suis d'accord sur tout, du moment que ce soir reste un grand soir.

Pas une miette de bromazépam depuis septembre dernier. Je suis en février. 6 mois. Un doute s'installe. On dirait cette fois que c'est la bonne. J'éprouve un certain contentement, il faut bien que je me l'avoue. Aurais-je réussi à le vaincre ? A le rassurer définitivement ? Petit garçon, petit bébé qui se terre dans mon ventre. Toi qui avais si peur, peur de tout perdre, de ne rien pouvoir retenir, ni mère, ni père. Peur du noir, de la solitude, de mourir. Peur de cette vie-là. Un soir, je vous ai attendus à la garderie de la maternelle. Personne n'est venu me chercher. J'étais si petit, si ridicule. J'ai fait mon besoin derrière une plante à l'intérieur de l'école, il n'y avait plus âme qui vive dans les parages. J'ai en effet appris à me débrouiller seul. Me débrouiller seul, la clé de ma réussite d'aujourd'hui. Tant de solitude. Ai-je eu un jour seulement le sentiment d'appartenir à une famille ? Jamais. Hier et maintenant, et demain et jusqu'à la fin. C'est comme ça. J'ai appris à le savoir et à vivre avec. Et puis mon oncle Marc à passer la tête. Il faisait nuit, il était tard. Pioupiou fut content de rentrer sous protection malgré tout. Ma parole, ce lit et cet édredon, j'aimerais qu'ils soient mon dernier souvenir avant de mourir.

Se débrouiller pour survivre, pour durer dans le temps. Durer dans le temps ? A quoi ça sert putain de merde ? Pourquoi tous ces êtres s'accrochent-ils ainsi à leurs existences de chiotte, moi le premier ? Je ne comprends pas les intérêts de vivre, de se faire chier aussi longtemps avec ça. Il n'y a décidément rien de sérieux là-dedans. Pourquoi suis-je là alors à gigoter comme un crétin ? Pourquoi suis-je là alors qu'il n'y a rien ? Je n'aurai pas la réponse. Ni maintenant, ni plus tard, ni dans vingt ans, ni dans cinq mille ans. Pour peu que cela dure encore tout ce temps cette petite plaisanterie.

Liberté retrouvée. Enfin, tous les visages s'imposent à moi. Des quantités industrielles de jolies faces me regardent. J'adore l'endroit, il y a de quoi faire, de quoi reluquer. Je sors mes chocolats de la boîte. De quoi les amadouer, les intéresser. Petits cadeaux quand tu les tiens. Petits compliments en passant, un ou deux boniments ne coûtent rien. Ô que vous êtes jolie, que vous avez de beaux yeux. Et que vous sentez bon. Ce n'est pas si dur en fait de se constituer une cour de jeunes prétendantes au trône. Je suis passé maître dans l'art d'entrôler. Liberté enfin retrouvée. Ce n'est pas trop tôt. Que de temps perdu à espérer malgré tout. C'est très con quand on y pense.

Un diabolo citron avec une paille. C'est certain, cela a toujours été difficile de me tenir debout avec les autres. Pas envie d'être à côté à boire des trucs convenus. Je crois qu'il y a un mouvement interne puissant qui me pousse vers une solitude incarnée, apaisée et silencieuse. Une démarche pour le moins significative par rapport à mes états d'enfant. Atteindre une force tranquille, il avait raison le gars. Tel est mon désir profond. J'irais même jusqu'à parler d'un besoin inaliénable. C'est en même temps le résultat logique et cohérent d'une analyse. Que cela ne vous empêche pas de frapper à la porte de temps à autre. Je verrai si le tenancier peut vous répondre. Si l'occupant n'est pas trop occupé, faut voir. Toc toc ! Il y a quelqu'un ? On dirait que l'endroit est désert, pour ainsi dire mort.

Bien sûr que j'aurai tort jusqu'au bout de la nuit. C'est tellement évident. Je serai tour à tour le méchant, le sans cœur, le vilain qui fait du mal. Je serai tout cela en un seul. Je ne vais pas non plus chercher à t'expliquer ce que tu ne comprendras jamais de moi. Forcément, tous les torts seront pour moi, c'est ma tournée. Ça va pleurer sec dans la chaumière, de quoi remplir des réservoirs entiers. Insupportable ce manque de conscience qui fait de moi le monstre désigné. Mais je suis prêt à l'assumer, aussi étrange que cela puisse paraître. Putain, qu'est-ce que j'ai grandi, c'est incroyable ! C'est bien l'analyse finalement, cela donne de bons résultats in fine. Je ne cherche pas la guerre mais la paix. Et je l'aurai coûte que coûte. Cette fois, c'est la der des ders, la bonne gaule bien raide !

J'aime parcourir les ruelles étroites lorsqu'il fait chaud. J'aime les atmosphères savoureuses de l'été. J'ai hâte d'y être. Je vais essayer de bien profiter du prochain. L'hiver, c'est décidément trop nase. Il ne se passe rien l'hiver, il fait trop froid. Les corps sont sans réactions, comme engourdis par les vents glacés. Il y a en gros cinq mois de l'année qui ne servent à rien sinon avoir la goutte au nez. C'est nul. Vivement le réchauffement climatique généralisé. Tout le monde aura chaud, un peu trop peut-être. Par les feux nous périront.



Cela va être dur ma fin de vie. Entre la santé et le travail à tenir. Très dur. A des moments, je peux comprendre qu'on ne puisse plus avoir envie de se battre. De se laisser aller, porté par le courant. Plus la vieillesse envahit, plus les relations avec les autres s'estompent. Vieillir ne compte pas, l'existence perd au fur et à mesure son principal

intérêt. Je comprends les vieilles qui se font tirer. En même temps, ne plus ressembler à rien n'est pas une fin en soi. Il faut faire jeune sinon c'est la retraite anticipée, la réclusion à perpétuité, c'est l'idée. Faire jeune avec du vieux, c'est juste un poil contradictoire. Moi, par exemple, je fais plus jeune que mon âge. Trois quatre ans de moins que le compteur officiel. C'est cool, pourvu que ça dure. Enfin un truc sympa.

Quitter une vie de merde, ce n'est finalement pas si simple. Plus facile à dire qu'à faire. Gagner du temps, c'est plus difficile qu'en perdre. Nous faisons probablement tous des erreurs, grossières parfois. Qui ne s'est jamais trompé ? Qu'il me lance la seconde pierre et moi de lui envoyer la première en pleine poire. Prétention, arrogance, suffisance. Il suffit de se regarder dans une glace, dans un miroir. Ah oui ? Je me suis trompé, je l'avoue humblement. Pas facile à reconnaître pour le tout-venant. Il y en a même qui sont incapables d'admettre leurs erreurs. Il y en a qui n'arrivent pas à voir. Ils nous bloquent n'est-ce pas dans nos prises de conscience collectives, dans nos acceptations communes. Peut-être est-ce la raison qui fait que l'humanité ne peut pas progresser, cette incapacité à la reconnaissance de soi. Je voudrais ton bien mais je te fais du mal. Tu ne reconnais que ton intention du bien alors que c'est du mal que tu fais. Ne pas avoir une mauvaise image de soi, surtout pas. Il est impossible de lutter contre cette inaptitude, définitivement impossible. Maintenant et jusqu'à la fin de l'espèce. L'amour ne dure pas longtemps, l'amour finit toujours par succomber. Des suites d'une longue maladie incurable.

Dans la nuit, des femmes passent et repassent en dessous chics. Un chien guette par la fenêtre si des intrus venaient à frapper. Elles sont si dévêtues aussi. C'est une réunion très privée où seuls les habitués sont admis. De verys importants personnes if you see what I veut dire. A la porte, il y a un judas pour dévisager les arrivants sans être vu. Trois coups de sonnette et le tour est joué. Sésame ouvre la porte, bienvenue au royaume des quarante voleurs. C'est la caverne d'Ali le noctambule. Les détrousseurs sont à l'ouvrage, ils percent, creusent des trous, à la recherche de trésors enfouis. Magnifique soutien-gorge noir sur peau blanche, quelle aubaine ! Je la mate à la déroba. Mon dieu qu'elle est belle. La perfection absolue du visage, des traits, de la bouche, des yeux, du nez, de quoi encore ? Je ne vous l'ai pas dit, je suis aussi de la partie. J'ai reçu un carton d'invitation pour cette soirée très spéciale, c'est ma séquence du spectateur. Il se dégage de la nuit une clarté lunaire enveloppante. Des femmes jouissent, gémissent, s'épanouissent. Elle est si belle le regard transcendé par le plaisir. Je reste pétrifié d'admiration. Pas facile de rester à l'écart de ses jeux. En même temps, mon inconscient n'a pas souhaité m'y associer. Je me serais bien rabattu sur l'inconnue du tramway de 7h44. Elle et elle seule aurait mérité mon détournement de majeur. Alors voilà, c'est ainsi que prend fin ma nuit et que commence mon jour. Sur deux coups d'éclats. Les belles femmes exercent sur moi une vraie fascination.

En effet, j'ai assisté à ton début, bout de femme. Tu en as pris pour quelques années, jusqu'aux premières altérations de la vieillesse. Que de promesses d'amour physique ! Moi, j'ai fait l'amour, tu n'étais pas encore née. C'est chacun son tour. Moi, je fais maintenant le mort. C'est bien chacun son tour de rôle. J'espère seulement pour toi que tu seras comblée. Pas seulement de foutre. Parce que passer à côté de sa vie, c'est dur. Il n'y a rien pour se rattraper.



C'était hier, dans mon bureau là où j'ai installé une cafetière électrique pour mes invités de marque. Une jeune fille s'assoit devant ma table. Elle a une toute petite bouche, de jolis yeux verts, un visage agréable. Elle me dit : voilà, je voudrais refaire une première année d'esthétique. Ah bon ? Et pourquoi ? Parce que j'ai fait une dépression nerveuse. Ah, très bien. Je vois en effet. J'ai fait une tentative de suicide. Mince, elle s'est ratée ! C'est malin ! Je ne lui ai pas dit bien sûr. Je lui ai dit que peut-être cela valait la peine de se donner un peu de peine pour avoir... heu... une vie de merde, heu... que des déplaisirs, heu... je fus très embêté en fait pour trouver quelque chose de positif dans cette barbarie infâme. Alors, pour ne pas la décourager davantage, je lui ai juste dit que peut-être cela en valait la peine. Tout court, pas besoin d'arguments vains non plus.

J'ai des métastases affectives dans mes tissus, des glandes mammaires délabrées un peu partout dans le corps. Seul dans la nuit carcérale, sans présence féminine pour me valoriser. Même plus un bout de sein à téter. J'abandonne vraiment ce monde sans intérêts, je m'en éloigne chaque jour un peu plus. Plus envie de lutter contre l'insaisissable. Alors commence la fameuse dérégulation, à défaut d'érections. Baiser, c'est bon pour le cœur, pour le moral. Et se faire baiser, c'est bon pour qui ? Pas pour moi apparemment. Il ne me reste plus rien à faire. Stop, player don't shoot again. L'enfer, l'appartement nu, il n'y a rien dedans sinon un corps délirant que des nippes malades recouvrent. Des nuages de songes passent sur les murs décrépits. C'est le rêve continu des drogués qui vivent à la dure. Vivre à moitié fou, mourir à moitié sage, cela me fait une belle jambe. De cela aussi, je m'en fous. La fin ne vaut pas mieux que le reste. United of bande de cons, pensées superficielles. A l'envers, à l'endroit, vice et versa. Dans le cul la balayette. Je n'ai rien gagné, je n'ai donc rien perdu. Je n'ai rien pris, je n'ai donc rien à rendre. J'ai remboursé toutes mes dettes d'amour et de jeux, toutes mes ardoises chez les commerçants, je suis en règle avec l'administration centrale. Trompez la mort les soirs de pleine lune et taisez-vous. Dans mon intérieur régnera un silence d'outre-tombe, de pierre effondrée. Elle ne comprendra jamais rien, que dalle. Si la vie a envie de me visiter, je pourrais la recevoir comme il se doit. Lui donner un petit goût de sérénité triste. C'est tout ce qu'il me reste sur la langue.

La télé fonctionne sans le son. Il y a un match de foot qui passe que je ne regarde pas. J'écris parce que voilà. Je cherche, je cherche. Je creuse, j'envoie de la terre derrière moi avec ma pelle. Je ne trouve plus grand-chose à vrai dire. Cela va être difficile de tenir encore trois récits. Je m'épuise en contorsions, enchaîne les disproportions avec une dose de lassitude coupable. Je fais des colliers de mots pour la fête des pères. Je tourne la tête, un footballeur est à terre, est-il tombé tout seul ? Il a l'air d'avoir terriblement mal. Bien fait pour lui, il n'avait qu'à pas faire ce métier d'abrutis surpayés. Moi, je ne risque pas de fractures du tibia. Eventuellement une rupture définitive de la pulsion de survie. Un truc fatal sans personne pour me remplacer. J'aime bien cette idée du changement de joueur dans certains sports. Un défaillant est appelé à sortir, un autre à rentrer sur le terrain de jeu. Vas-y mon gars, montres-nous ce que tu es capable de faire avant le coup de sifflet terminal.

Elle ne le dira pas non. Je l'imagine toute de noir dévêtue. Mes synapses ne répondent plus de rien. J'ai pété les câbles d'interconnexion cérébrale. Elle a la lèvre supérieure torve. C'est bizarre cette crispation du nerf facial. C'est comme si elle relevait

les babines, prête à mordiller tout ce qui passe à portée de lèvres. Elle ne bave pas elle, ce n'est pas comme le boxer de la gardienne qui se dresse dès qu'il me voit ce con de clébard. La nuit prochaine, je m'agripperais à ces cils pour faire sauter l'élastique de mon calebutte. Et je jouerai avec sa lippe jusqu'au bout de la luxure, jusqu'à ce qu'elle rende l'âme. Et puis, je me vautrerai dans le rendu de la mélancolie, de quoi ne plus se relever, de quoi tout oublier. Voilà que je me mettrai à vivre, faute de mieux.

J'ai les amygdales qui baignent dans un chagrin dense. Une bouillie ignoble est remontée par le tuyau d'évacuation. J'ai des aigreurs brûlantes qui me réveillent parfois la nuit. Des trucs abjects, à peine supportables. Du mal souvent à digérer des nourritures suspectes que mes sucs gastriques n'arrivent pas à abattre. Il y a des interactions nerveuses avec le système digestif, j'ai des boules de nerfs qui circulent dans les deux sens, un chassé-croisé néfaste. Des fois, il y a des morts sur les bas-côtés signalés par des silhouettes rouges ou noirs. Des bouquets de fleurs les égayent comme moi mes bouquets de nerfs. Et voilà le travail.

Longtemps souvent on se pose la question de la vraisemblance. Ce pourquoi nous sommes faits. Ce que nous sommes, ce que nous aurions pu être si. Ne devais-je pas devenir ce que j'étais déjà enfant ? Ce père coureur de jupons qui rêvait de stabilité conjugale ! J'ai gardé la stabilité, j'ai oublié de collectionner les petites culottes. Ce que j'étais, ce que je fus, pour ainsi dire ce que je ne sais plus. Des images mentales, des modèles, des schémas très compliqués, des rêves et la forêt toute proche. Vraisemblance inconnue ou mal perçue, qui échappe à toute représentation. Je suis vraisemblablement ce que je dois être. C'est toute la pesanteur de la destinée qui se joue de la conscience, des choix, des jetés de dés, des opiniâtretés. Ce que je ressens, c'est mon incapacité à me dresser contre le temps et dire non à ce qui ne me convient pas. En cela, je n'aurai pas pleinement cherché à profiter du temps imparti, cela est vraisemblablement ma faiblesse d'existant. Je crois que c'est le destin des hommes Petitjoseph. De chercher l'amour et la sérénité dans les refuges matrimoniaux, coûte que coûte. Je porte avec moi leurs besoins et leurs désirs. J'ai à l'intérieur la peur de l'abandon, la peur de la guerre, le désir si humain de perpétuité. Mes pères n'ont jamais été des hommes. Des petits garçons, des chiens en quête d'affection maternelle, oui. Je suis selon toute vraisemblance comme eux. Incapable de me défaire de l'image de la femme-mère cannibale. J'ai épousé une anthropophage, normal ! Qu'on se le dise, tout cela me tourmente un peu !

Il faudrait que j'arrête de raconter des choses inutiles et que je m'enfonce dans les aphorismes faciles. Du style pensées universelles en deux lignes, sorties d'un cerveau illustré par des bandes dessinées. Genre Oscar ou Alphonse.

La nuit dernière, poussé vraisemblablement par mes délires, j'ai tété goulument les seins dodus d'une vraie mère prolifique. En même temps, cela n'avait pas l'air d'être que nourricier. La connotation sexuelle ne m'a pas échappé. Elle était assise sur moi et je léchais, mordillais ses bouts avec frénésie. Cela semblait lui procurer un plaisir certain, non feint si vous voyez ce que je veux dire. Et moi, les mains chargées de sensualité féconde, je goutais allègrement mon plaisir. Un putain de réveil à la con se mit alors à sonner. Debout, c'est l'heure des valeureux. Le temps de se mettre sous l'eau chaude de la douche et de songer à ce que je viens de quitter. Dix minutes de léthargie intense avant d'entrevoir

le réveil de tous les sens. Le temps de réduire la gaule à peau de chagrin. C'est parti pour une journée de plus. Pour quoi faire déjà ? Ah oui, travailler pour bouffer. Alors qu'il y aurait tellement plus de choses intéressantes à faire.

Mon père Créon. Ancien roi de Thèbes, ta fille a fait son droit. Et moi tout le reste de travers. Je n'en suis pas peu fier. Je déteste ce personnage de père politique. Je n'aime pas les hommes qui prennent sur eux le fait de conduire la destinée des autres hommes. Je n'aime pas ce qu'ils deviennent, je n'aime pas le fait qu'ils vendent tous leurs âmes au diable. Je n'aime pas cette gangrène, cette pourriture résidante dans les beaux quartiers. Je n'aime pas leurs langues de bois, leurs langues de putes, leurs mauvaises langues et les fois où ils sont très mauvais. Je déteste les homos politicus autant que je n'aime pas les serpents, c'est dire. J'ai voté une et une seule fois, on ne m'y reprendra pas. C'était pour éviter qu'un borgne vienne à régner au royaume des aveugles. Il me reste quand même une once de conscience du danger.

Bon. Quand est-ce que j'arrête de supporter ?

Pas nécessaire de cesser. Tant que j'aurai la force de poser mes doigts sur les touches et de voir l'écran. Tant que j'aurai ma liberté intérieure intacte. Que dehors la conditionnelle sera toujours de mise. Je n'aurai donc de cesse. Il faut que j'arrive à neuf, c'est obligé sinon cela aura un goût d'inachevé. Pas la peine de convier Béatrice au point ultime, je reste sceptique sur la probabilité d'atteindre une quelconque félicité post-mortem. Certes, il y a toujours quelque chose après quelque chose. Disons que la dématérialisation n'arrange pas l'affaire. Un tas de poussières est plus conforme à l'idée que l'on peut se faire de l'après-nous, je vous en prie, passez les premiers. Le plus tard ne sera pas forcément le mieux. Je vous laisse le rôle du poireau dégarni et défraîchi, débilisant et tremblotant. Il faut en effet voir à ne pas délirer. Restons décents. Il n'est donc pas nécessaire de continuer trop longtemps. De toute façon, j'ai pour ma part réglé le retardateur sur la veille de mes 73 ans, soit le 24 octobre 2038. J'aurai alors 26662 jours au compteur soit un âge canonique de 72,9965777 ans.

T'oublies or not t'oublies pas, j'ai pris le second. C'est vrai que retourner Thérèse doit être une heureuse perspective. Et de baiser l'apprentie coiffeuse à tête vide. Et égorger la première chèvre venue, et ensanglanter ses voisins de transport. Et tout ce qui s' imagine. La cruauté qui se replie sur elle-même conduit à l'abstraction et au silence. Heureusement, il y a des excuses et des prétextes. Ça pue la mort dans les environs. Les douleurs sont là bien réelles et les larmes des lamentations. La femme de ménage passe discrètement. Elle ne doit pas déranger ces messieurs de la haute humanité. Sous peine de se faire fouetter dans la cour de récréation. Pourquoi ne pas la broyer, pourquoi ne pas lui extraire le cœur, pourquoi ne pas la brûler vive comme Jeanne. Pas un bruit, pas un mot. Ne soyez pas désolée, soyez seulement transparente et sans aspérités. Personne, même pas Dieu ne viendra vous sauver. Vous êtes cernée par les cordons haineux des bourses bien pleines. Il faut des gens pour faire les basses besognes. Des larbins préposés, lécheurs de culs sales et porte-flingue. A la garde ! Réduisez-moi cette néanderthalienne à néant ! Il est vrai qu'elle n'a pas un physique avantageux conchita avec sa barbe de trois jours. Ce n'est pas Thérèse, ni Adriana, ni Anaïs. Ce n'est qu'une pauvre fille qui n'a le droit à rien. Sinon attendre l'heure de sa mise à mort.

Clown mélancolique pour enfants désœuvrés, limite autistiques. Seul, éminemment seul. Je veux dire sans quiconque au-dessus de ma tête. Ne pas dépendre du bon vouloir et des mauvaises volontés. Psychothérapeute installé dans un fauteuil pour adultes désœuvrés, limite mort-vivants, c'est bien aussi. Quoi encore ? Photographe de la nature désœuvrée, limite agonisante. Psychologue agréé pour salariés désœuvrés en phase terminale, proche d'une mort accidentelle. Loin de tout ça.

Alors voilà. La question est posée. Pourquoi tant d'amour pour tant de désagrément ? Et surtout, pourquoi si longtemps ? Je sens étrangement comme une utilité souterraine, non consciente et affreusement indispensable, un sens directionnel absolument nécessaire. Comme si tout cela n'avait été utile qu'à une chose. Réparer, comprendre. Comme si la vraie vie, potentiellement heureuse, s'ouvrait maintenant de cette réalisation raccommodeuse. Ne pas être comblé n'était finalement pas un problème mais la condition sine qua none pour stimuler la préhension du sens. Maintenant, cela suffit. J'ai eu ma dose.

44 ans, putain c'est longuet. Ça s'étire, s'entortille, s'égare, s'épuise, se perd. Ça ne sent rien de bon. Le vide toujours après un autre vide, quatre fois rien égal quatre enfants morts. Ne pas vivre, ne plus se réveiller après une longue errance mal remplie. Ça sent le poor lonesome cow-boy, le genre de mec qui finit toutes ses histoires en marchant le long de rails convenus. Le genre qui ne peut pas avoir d'autres fins. Le genre mal embarqué, pas mieux débarqué. Je me souviens de moi lorsque j'avais sept ans. Ma première colo à Moret-sur-Loing. Je me revois en chasseur au lance-pierre pas très adroit. Je cherchais à plomber les piafs qui étrangement ne se laissaient pas alourdir par un tir de caillou dans le gésier. C'est tellement loin. Impossible à revivre. Impossible de repartir dans l'autre sens. C'est si loin. Je n'en ai pas zigouillé un seul de ces foutus moineaux. Je n'étais pas doué vraiment pour la vie, incapable notoire. Que des dispositions pour les petits riens, pour les néants sous les néons. Quand est-ce que ça s'arrête pour de vrai cette existence ?

Cela faisait longtemps que je n'avais pas pris la peine d'écrire. Une petite cure de désintox ? Un petit mois au moins plongé dans la real life, avec des vrais gens autour. Des incompetents, des malhonnêtes et des cupides en robes de chambre. Des truffions placés en haut de la dite hiérarchie sociale et professionnelle. Des décideurs comme disent les baltringues de la société bien-pensante. Petit trou du cul deviendra grand pourvu que Dieu lui prête vie. N'est-ce pas honteux ? Une balle de colt 45 dans l'oignon et hop, adieu la racine du mal. Nan nan, il ne faut pas les toucher. C'est grâce à eux si la terre tourne, si l'oseille coule à flot pour eux-mêmes et leurs amis des cercles convenus, des convenants, des tous à l'égout. Moi, c'est certain, je reste à leurs yeux un contrevenant. Jamais je ne ferai allégeance. Jamais je ne courberai l'échine. Ni courbettes, ni salamalecs, encore moins mon âme à ses diables sortis de boîtes archaïques, pour ainsi dire féodales.

J'ai assez appris du malheur, pris assez en effet. Je n'en ai pas laissé une goutte, au cas où j'aurai raté quelque chose d'important. C'est vrai, Proust avait raison, le malheur fait apprendre sur soi bien plus que le bonheur béat. Sauf que l'adversité m'a comblé largement au-delà de mes espérances et qu'il serait bon maintenant de redescendre parmi les réjouis, qui comme pressenti n'arrêtent pas de se réjouir, ou de jouir tout le temps, ce qui doit revenir au même. Ou alors il faut dire rejouir et là, il n'y a plus d'ambiguïté.

J'aimerais assez rejouer. J'aimerais assez revoir le visage d'une femme réjouie par le plaisir des sens. J'aimerais assez ravoire une vie un peu plus normale. Est-ce possible, même si j'ai manqué le projet de mon existence ? Cela ne dépend que de moi, n'est-ce pas ? Je ne chercherais plus à construire, à avancer à deux, toutes ces conneries, c'est promis juré craché. Du plaisir, des bonnes baisers, des bonnes touffes, de la bonne bouffe bien braisée, voilà un programme digne d'une vie heureuse et réussie. Pour le reste, je vous laisse à vos certitudes conjugales.

Des chameaux déblatèrent sur le complexe d'Œdipe. Ils forment un cercle concentré autour d'une table basse. C'est l'heure du thé à l'aimante. Et vas-y que je sais mieux que les autres que le complexe de machin, c'est une embrouille qui existe depuis l'origine des pithécanthropes. Et que moi, j'ai désiré m'accoupler avec maman pour faire la nique à papa. Il a l'air sérieux quand il parle. C'est la moindre des choses non ? Il faut toujours faire sérieux quand on pense détenir une vérité réputée universelle. C'est sûr, il n'est pas possible de sortir une telle exactitude en rigolant. Et alors, les hommes qui ne le savent pas, ont bien évidemment refoulé ce désir inconscient comme aurait dit tonton Sigmund. Preuve que c'est encore plus vrai que vrai. Tu vois ou pas ? Ah ouais ? Est vrai un truc auquel je n'aurais pas pensé, qui ne m'aurait même pas effleuré ? Voilà, c'est vrai et indiscutable parce que tu ne le sais pas. Ah bon ? Et c'est pour tout pareil ou je suis très con ? Désolé de te le dire mais tu es vraiment une grosse brèle ! Ah my god, je suis fait comme un camembert de Normandie. C'est dur d'apprendre la triste réalité de mon ignorance et de ma bêtise. Je l'ai appris ce soir, vers 21h14, à la télévision.

Je préfère écouter de la musique, de la bonne musique. Je préfère mettre en scène des situations imaginaires. Je préfère pleurer en silence dans mon coin. Je préfère écrire des mots. Il ne faudrait pas rajouter le sérieux à l'inutile, c'est insupportable. Voilà du pompeux sur la détresse humaine. Les images du monde sont affligeantes de cruauté et de tristesse. Il n'y a vraiment pas de quoi se réjouir, avec un accent aigu pour le coup. Partout, c'est le désordre, la confusion, la pauvreté, les larmes de souffrance. Je n'ai jamais souhaité niquer ma mère sombre connard ! Sinon l'état de la planète, tu en penses quoi l'abruti sponsorisé par des grandes marques de têtes chercheuses ? Tu ne dis plus rien ? T'es aussi sec que le saucisson ? A ton tour de passer pour un idiot de classe internationale. Retourne chez ta mère ! Peut-être n'est-il pas trop tard pour la sauter.

Libertés palliatives, libertés dans la grande conditionnelle. Libertés de ton, de bouffer du thon aussi. Liberté, à quel moment vas-tu choquer ton voisin ? Il est croyant, je ne suis pas très sûr. Il retourne le pain sur la table, moi je m'en tape. Il est docile, servile, soucieux de se plier aux autorités malveillantes, je les emmerde. Il s'habille bien le week-end, je ressemble pour ma part à un clochard. Il parle bien à ses enfants, je parle aux miennes familièrement. Il est pile, je suis face. Il est choqué par mes libertés. Moi non. C'est bizarre ! Il veut me tuer. Là, c'est différent. Cette liberté me concerne un peu. Alors, c'est le premier qui fait mouche. Très important d'être le premier dans ce genre d'exercices. A l'aube, j'ai revêtu ma chemise à jabot et ma veste anglaise. Et pan, dans le mille ! Face, j'ai gagné avec un doigt dans le nez. Pile, tu as perdu avec bien entendu un doigt dans l'échancre. Des fois, c'est moins bien organisé. C'est toujours au moment où on s'y attend le moins. Genre, t'es tranquillo à la terrasse d'un café quand soudain une limousine débarque avec un tueur à gage à l'intérieur, mitraille au poing. Et là, tu finis

en passoire. Pourtant, je n'avais rien fait. Juste dit que la grognasse du boss était une morue à peine desséchée. Il y a des libertés à ne pas prendre, assurément.

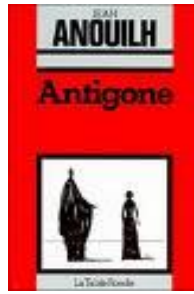
Je l'aime bien ma caissière d'hypermarché. Elle est plate comme une limande sole et possède une large bouche. Elle a un joli sourire, elle est en licence d'histoire. Elle passe des commissions pour se payer les siennes. Elle ne doit pas être trop aidée dans la vie. Pas papa et/ou pas maman derrière pour subvenir au quotidien. Pas sponsorisée par les ministères. Tiens, il n'y a pas de code-barres sur la marchandise. Pas de code à barres, vous ne passez pas ! Comment je fais alors pour bouffer ? Je reprends mon arc et mes flèches ? La carabine 22 long rifle ? Le gibier est rare dans ces zones suburbaines. Je vais appeler la chef des caisses. Ne bougez pas surtout. Il n'y a pas de risques, je ne vais pas échouer si près du but. Alors, elle arrive d'où la dame ? Il est loin son bureau ? Ce n'est pas une sous-traitance externalisée à l'étranger chef des caisses ? Non, non, tout va bien. Elle arrive à son rythme. Ah d'accord ! Bonjour madame, je voudrais un code-barres sur mon rôti et un petit rabais pour avoir attendu. C'est possible ou bien ? Non, je suis désolée. Il faut aller en chercher un autre en rayon. Vous avez vu la distance qui me sépare du rayon boucherie ? Vos vendeurs sont en patins à roulettes pour circuler, moi je n'ai que mes pieds. Désolée monsieur, je ne peux rien faire. Pas de code à barres, pas de liberté d'acheter. Un doute surgit brusquement. Au fait, c'est quoi un code-barres ? Là, sans prévenir, la chef se lâche. Un code-barres, ou code à barres, est la représentation d'une donnée numérique ou alphanumérique sous forme d'un symbole constitué de barres et d'espaces dont l'épaisseur varie en fonction de la symbologie utilisée et des données ainsi codées. Il existe des milliers de différents codes-barres ; ceux-ci sont destinés à une lecture automatisée par un capteur électronique, le lecteur de code-barres. Pour l'impression des codes-barres, les technologies les plus utilisées sont l'impression et le transfert thermique. Et la symbologie, c'est quoi exactement ? La symbologie, parfois appelée "symbolique" ou même "symbolistique", désigne une théorie des symboles ou la science des symboles, symboles en général ou symboles propres à un peuple, une culture, à une religion, à une époque, etc. (ex : la symbolique biblique). Là où le signe est conventionnel et, dans la mesure du possible, totalement univoque, le symbole suggère, évoque, sans la circonscrire, une réalité plus profonde, multiple, avec une base naturelle. Une thésarde chef des caissières ! Me voilà réconcilié avec le petit personnel. C'est vrai que l'attribut ne fait plus le moine. Promis, je viens vous voir tous les samedis.

Je vais être bientôt licencié pour insuffisance professionnelle. Et comme les cons ne changent pas d'avis, me voilà certain de laisser mon bureau à un successeur quelconque. Avenir ? Dis-moi, ça ne va pas être la joie bientôt ? Je risque d'en chier encore des vertes et des rouges. A me taper des trajets Paris-Orléans en veux-tu, en voilà. Galère ! Si cela se trouve, je suis bon pour la casse. A ranger dans la catégorie de ceux qui ne servent plus à rien et qui en plus coûte cher à la société. Mort en sursis. Comme tout le monde me direz-vous. Sauf que pour certains, c'est plus tôt que d'autres. C'est ça le problème. Moi je dis qu'il faudrait faire des camps pour parquer les chômeurs en fin de droit à la vie professionnelle. Genre ghetto concentrationnaire où ces indésirables viendraient à mourir dans la plus aboutie des indifférences généralisées. Pas d'argent, pas de chocolat. Survivre, c'est con. Cette volonté farouche de vouloir survivre à tout prix, c'est con. Ça développe des comportements déviants inutiles, des vols avec effractions, des rapines, des trafics en tous genres, du système D illicite. Normal, non ? Comment se fait-il aussi que des

hommes vivent sur des tas d'ordures comme des rats ?

Disparaît, réapparaît. Pour un court instant seulement. Le temps de ne rien dire et que cela se sache. Voilà, je t'écris. Des mots inutiles dans l'ensemble. Je suis saisi des deux côtés par cette profonde vacuité qui ruine mon existence. Cette absence quasi permanente de sens, ce vide déplaisant qui s'éprend même des plus vigilants. Le sens ne serait alors qu'à l'intérieur des relations officialisées et nulle part ailleurs. Nulle part ailleurs. Ou bien alors dans les tentations passagères. Des heures comme des roses sur un vaste lit de mort. Il n'y a pas de naissance, il n'y a que la mort qui se réveille le matin dans les maternités funestes et dans les jardins publics à la tombée de la nuit. Regardes-moi me dit-elle. Alors je l'admire dans mon rétroviseur jusqu'à en perdre la vie. Perdu de vue. Elle a disparu à nouveau, je ne sais pas combien de temps en fait. Attendre bien sûr, attendre longtemps parfois qu'elle revienne à l'envie. Je m'enfonce dans la terre ferme jusqu'à prendre racines, plus immobile qu'un soldat en faction, tout près de la pierre avant que le temps me transforme définitivement. La larme pointe au bout de mon cil pétrifié. La stupeur d'abord, puis vient le renoncement nécessaire.

Papa ? J'ai trouvé sur la place du Martroi un exemplaire d'Antigone, celui-là même qui nous a servi à répéter nos rôles. Moi, le page et toi, le roi. Un jour, tu m'as demandé si je souhaitais jouer le rôle de ton fils, ce pauvre Hémon... J'aurai aimé vivre avec Antigone, avoir un fils avec elle. Mais elle ne devait pas vivre et moi non plus finalement. Moi aussi j'aurai bien aimé mieux vivre. Mais non, ce ne fut pas possible. Bien sûr, à chacun son rôle, question de distribution. Je ne ressens plus l'envie de comprendre. C'est vrai, ce qui est pratique et reposant avec la tragédie, c'est qu'il n'y a plus d'espoir, ce sale espoir. Moi, j'aurai bien aimé jouer le chœur pour pouvoir dire qu'avec la tragédie, on est enfin pris comme un rat avec tout le ciel sur le dos et qu'on n'a plus qu'à crier. Pas à gémir, non, pas à se plaindre, à gueuler à pleine voix ce qu'on avait à dire, qu'on n'avait jamais dit et qu'on ne savait peut-être même pas encore. Et pour rien, pour se le dire à soi, pour l'apprendre, soi. Dans le drame, on se débat parce qu'on espère en sortir. C'est ignoble, c'est utilitaire. Je suis d'accord avec le chœur. Il faut dire qu'ils ne nous aident pas les rois de Thèbes avec leurs basses besognes. Eux, ils font ce qu'ils veulent et moi je fais ce que je peux. Et de justice, il n'y a que des parodies. Je resterai toujours du côté de ceux qui disent non à la politique, aux nécessités, aux pauvres histoires de corruption. Il est vrai, tout cela prend l'eau de toutes parts, c'est plein de crimes, de bêtise, de misère. Moi, je préfère attendre pour vivre, attendre même qu'on me tue pour de bon. Y a-t-il une lâcheté à ne pas vouloir être immonde ? Vous me dégoûtez tous et toutes avec votre bonheur, avec votre vie qu'il faut aimer coûte que coûte. On dirait des chiens qui lèchent tout ce qu'ils trouvent. A vous contenter de petits morceaux si vous avez été bien sages. Vous avez tous quelque chose de laid au coin de l'œil ou de la bouche, avec vos têtes d'apprentis cuisiniers. Moi, Hémon, je t'ai répondu non. Je n'ai pas dit oui comme toi au rôle. Parce que j'ai peur de me donner la mort. Je sais, c'est ridicule.



ENTRACTE





Au fond, dans le lointain, dans une zone incertaine, peut-être érogène. La température descend autour du zéro sans gêne. C'est le temps suspendu où rien ne bouge. Pas une âme en vue, ni même un corps gazeux. C'est étrange un monde figé. On dirait une peinture abstraite d'un peintre de génie, un inconscient interdit, un immense vagin au repos. C'est l'ancre de l'univers, une pochette surprise, le dessein matriciel. Pète un coup juste pour voir, fais-nous un big bang, Je suis si désireux de bouffer un big mac à mach deux. Il faudra attendre quelques milliards d'années. Pas grave, je ne suis pas pressé. Quand est-ce demain ? Et hier, c'était comment ?

Aujourd'hui, il ne faisait pas très chaud pour un début de mois de mai, ô joli mois de mai. Cela caillait sévère même. Sauf en fin de journée où le thermomètre affichait les 18°. Je suis allé avec la cadette chercher ma teinturerie et du café moulu. Et des amandes au chocolat aussi. J'ai fait une carte bleue parce que le tout dépassait les 10€. J'ai croisé un apprenti cuisinier et puis plus loin une blonde oxygénée dans une voiture qui se plie. La voiture, pas la blonde. Je n'ai pas vu de valve à sa surface. Et sur le trottoir, d'autres apprentis qui attendent le changement de service. Ils fument des blondes authentiques et parlent dans leurs téléphones portables. A un moment donné, le tramway a déboulé à la station d'avant le pont. J'ai raté la grosse dame avec son petit chien. J'ai encore un acouphène dans l'oreille déglinguée. Résonance passagère ou résurgence installée ? Putain de merde, il ne fait pas bon être un produit de la nature. Tout cela manque de perfection. Prends-moi la main mon enfant pour que je traverse avec toi au feu rouge.

Tir au pigeon. L'expression n'est pas banale. Je me suis cassé la tête, vrai casse-tête. Tu voulais dire ce que j'ai envie de penser ? Forcément, me dis-tu. Comment dit-on pigeon au féminin ? Pigeonne d'argile ? Je préfère les tourterelles fragiles. Celles qu'on ne balance pas en l'air pour les tirer à la vite. Alors qu'elles retombent en miettes, éprouvées, éreintées, fatiguées de tant de méchanceté, de facilité. Moi, je suis un peu manchot, incapable de tenir sciemment un fusil dans les mains. J'ai essayé de m'affranchir. Un jour de courage, j'ai dit à mon psy : je peux partir ? D'où me répondit-il ? Mais de chez moi, là où tout devient impossible. Je crois que cela ne va pas être possible, insiste-t-il. Vous ne pouvez pas laisser tomber maintenant, c'est trop tôt. Mais tôt ou tard, il faudra bien que... plus tard oui lorsque vous aurez compris deux trois petites choses. Pour ne pas recommencer, pour être libre. Je l'ai écouté pour mon bien, pour ma misère. 44 ans, ce n'est pas si mal pour avoir une conscience suffisamment éclairée de l'intérieur. Je peux y aller ? Je peux lui dire à elle, te parler à toi, me sentir connecté, l'aimer à nouveau en étant un homme différent ? Je peux, vous êtes sûr ? C'est ainsi que j'ai pris la liberté. Non pas de t'infliger une quelconque souffrance avec un vague désir inconscient. Mais de revenir propre, intègre, sans embarras, capable de tout dire à n'importe quel instant et pas n'importe quoi de préférence. Bien sûr, je t'ai infligée une douleur dans la poitrine. Bien sûr que je me la représente, que je la sens. Il y a comme cela des ombres noires et rouges sur le bord de ma route. Je n'ai rien fait d'autre que faire des victimes en étant victime de moi-même. Et croire il est vrai à une sorte d'amour inusable. En vain.

Je ne sais plus rien. Je ne comprends plus rien. C'est reposant. Je ne sais plus ce qu'il faut faire. Je n'ai même plus peur d'être maladroit. Etre une victime, c'est possible à tous les instants. En faire aussi. Je sais simplement que je n'ai pas d'intentions de nuire mais que cela ne me rassure pas, je nuirais quand même. Mon idéal à moi était de me penser

incapable de faire du mal. C'est con et pas humain. Il faudrait peut-être que je me demande pourquoi. Si je t'ai fait du mal, je suis désolé, je n'ai pas fait exprès. Disons que ce n'était pas volontaire. Voilà, la différence est là. Voulu, pas voulu. Je ne m'appelle pas Valmont. Lui disait que ce n'était pas sa faute. L'enfoiré ! Deux choses : l'autre insaisissable, incompréhensible dans son intimité. Moi qui suis victime de moi-même. Qu'est-ce que je peux améliorer ? Je ne vois que moi, ma perception de l'autre sera toujours fautive, toujours. C'est nul. Allez, connaissons-nous nous-mêmes afin de limiter les casses en série. C'est le moindre des efforts à accomplir n'est-ce pas ? Chasser la tourterelle est en effet un divertissement intéressant. Pas obligé de faire du mal ? Non, pas obligé. Sauf erreur ou omission. C'est vrai que retourner Thérèse doit être une heureuse perspective. Et de baiser l'apprentie coiffeuse à tête vide. Et égorger la première chèvre venue, et ensanglanter ses voisins de transport. Et tout ce qui s'imagine. Et ce n'est là qu'un mince échantillon de ce que j'ai pu écrire de délirant et pourtant si affreusement vivant. La morale judéo-chrétienne ? C'est quoi ce truc-là ? Moi, il est vrai, j'ai cru longtemps à un ordre religieusement humain composé uniquement d'oblats. Un délire de plus en effet ! Du grand n'importe quoi, encore du pur jus de cerveaux hypertrophiés. Il est vrai, j'ai trouvé le divin marquis séduisant, si proche de notre ami Valmont, pour lequel finalement nous avons une tendresse mêlée. Non ? Question de distribution en fait ? Tu as reçu ton rôle, j'ai le mien. J'aime bien ton rôle de femme exigeante qui accompagne fermement l'homme et l'invite à ne pas avoir de doutes sur ce qu'il est en train de se passer entre lui et toi. C'est comme si tu cherchais à répondre à la problématique du dessus. Puisque l'intimité de l'autre est par essence insaisissable, je vais sans cesse le suivre pour qu'il réponde de sa bonne inclination. C'est imparable, stratégiquement bien en place et ne vaut pas pour le coup marché de dupes. Pas de place pour le doute, pas de place pour mon rôle, pour moi. Pas à la hauteur. Triste conclusion une fois de plus qui m'indique encore mes atermoiements d'antan. Et pourtant, pourtant... que d'amour. Etrange en même temps, mystérieux. Je reste un peu sans mots pour une fois. Et puis le besoin de se rassurer... de se croire capable de fonder une famille avec elle précisément. Je lui ai fait beaucoup de mal à la femme aimée justement et réciproquement. Ce n'était pas ma volonté, juste ma maladresse d'existant. Jouir du plaisir, séduire, te garder dans mon cœur, d'accord je prends. En passant dans ton rôle, je ne vois pas comment un homme pourrait te tromper sans que tu te rendes compte. Je trouve cela pour ma part hautement improbable. De là, je vais regagner mon panier pour m'assoupir. Je t'embrasse à la hauteur de ce qu'il me reste dans le cœur.

Enfin voilà. Nous voici nous autres. Avec nos petites tracasseries spatio-temporelles. Qui sera champion, qui sera relégué, éliminé, torturé, tué, aimé si tout va bien ? Vous le saurez après une courte page de publicités. C'est bien foutu le suspense, c'est bien orchestré le marketing, la propagande. Des pains dans la gueule et des jeux de hasard, le tour est joué. Et surtout ne pas oublier de glorifier le quidam, de montrer qu'il est possible de devenir quelqu'un en moins de temps qu'il ne faut d'ordinaire pour le faire. Une petite gloriole par ici, une petite pignole par-là devant la dame à poil dans le poste. La main est en effet la meilleure amie de l'homme, comme de la femme d'ailleurs. Il n'y a pas de raisons non plus. Je ne vois pas pourquoi elles seraient plus évoluées que les autres. Il suffit de les regarder déblatérer devant un magazine féminin, de faire de la psycho à douze balles et de reluquer les mâles starisés qui ne valent pas un kopeck. Il y a des fois, c'est très grave les bonnes femmes. C'est nul le temps qui se perd en mauvaises conjonctures. Nous

ferions bien tous d'adopter d'autres postures. Mais bon, il ne faut malheureusement pas rêver. A ciao, bonne reprise demain aux bureaux. C'était un week-end habituel chez les maîtres du monde.

Je vis encore pour entrevoir un sentiment de liberté. Voilà qui serait assez cohérent avec mon rôle dans l'existence. Pour moi, non pas mon rôle pour les autres. Pour que je me le dise à moi. Arrivée prévue vers la cinquantaine, si Dieu me veut bien me prêter encore un peu de vie. Encore un petit effort. Cela ne devrait pas mobiliser un courage démesuré. Un sentiment de liberté, cela vaut d'avoir tant vécu pour si peu non ? Cela n'a pas forcément de prix mais du poids sûrement. Sentir son âme se libérer, s'envoler vers les trous sidéraux, au-dessus des nuages sidérés. Je vais réussir quelque chose de si insignifiant pour les autres et de si grand à la réflexion. Point culminant de la parabole, de la loi anormale. Après je pourrai redescendre vers la terre entrouverte. Après, je pourrai croiser quelques vieux et d'autres vieilles. Après, je pourrai cesser d'être utile à quelqu'un ou à quelque chose. Une fois que je serai définitivement décoincé. Je pourrai ainsi pénétrer dans les galeries de l'oubli sans regrets ni remords. La vie, je ne souhaite plus la décrire sinon l'écrire. La vie, il est vrai, ne sert pas pour de grandes choses. Un sentiment de liberté, vous imaginez ?

Tout donner, ne rien reprendre. Tout donner sans compter. Si j'avais été riche, je serais devenu automatiquement pauvre. Je travaille avec honnêteté pour nourrir mes enfants. Parfois, je ne gagne pas assez. Je m'en veux un peu, pour la forme. C'est que la Loire est chère, pas seulement à mon cœur. Tout donner jusqu'à la moitié de son manteau lorsqu'elles ont froid. Il faut que mon compte soit à zéro le jour de l'arrêt cardiaque. Je leur donnerai tout de mon vivant pour peu que je puisse en laisser derrière moi. Tout le matériel doit disparaître, réapparaître dans leurs demeures, l'oseille et les meubles. Verstanden ? Da da. Par contre, j'aimerais assez emporter ma tenue de marié. Vu le prix ! 9000 francs de l'époque chez un tailleur anglais de renommée internationale. La faveur du bouc. Quelque chose me dit que je ne l'ai pas assez amortie. Certes, le col cassé de la limouille est jauni et l'étranglaise anglaise a perdu sa perle. Il me reste aussi le costard et le gilet brodé de fils dorés. Avec le haut de forme et les gants gris et son costard cravate, le frangin n'était plus le même, on aurait dit un rupin le jour de ses noces ! Il va falloir que je maigrisse parce que je ne vois pas comment les croquemorts pourraient m'en vêtir. Et puis, on ne sait jamais après tout. Si des fois, je pouvais me remarier dans l'au-delà lors de noces funèbres.

Je ne peux plus lui parler de notre intimité. Elle est définitivement partie en fumée. Je ne peux plus lui parler tout court. Je ne savais pas non. Que toute une tranche de vie, j'aurai essayé de dire quelque chose à un mur. Je ne savais pas non. Qu'il existait des êtres ainsi faits. Je ne savais pas que j'allais en souffrir, non. Quand je vois les salles d'attente des psys et les boudoirs de la mort, je me dis que beaucoup sont comme cela. Emmurés vivants, incapables de recevoir la parole des autres. Me voilà reparti pour une cure de bromazépan, après huit mois d'abstinence. Je souffre de ne pas être écouté, c'est con. Décidément, il voit des cons partout. A 142 pulsations, un flic m'a arrêté dans la rue. Direction la pharmacie du coin pour faire refroidir le moteur. Je devrais quoi ? Ne pas me mettre dans des états pareils... C'est vite dit. Essayez pour voir de parler dans le vide pendant plus de dix ans. On verra après si la soupape tient toujours. Chantez-moi plutôt

un petit air de compassion pour atténuer mon abattement. C'est quoi ce truc à sucer ? Un alcotest ou un sucre magique ? C'est gentil, merci. Je vais aller voir mon médecin traitant pour qu'il m'arrête lui aussi. C'est marqué STRESS sur l'arrêt de travail, en lettres capitales. C'est que j'ai l'impression d'avoir été compris. Cela fait rudement du bien, tant et tant que je me suis mis à pleurer en sortant du cabinet. Pour ma peine et mon isolement, j'ai essuyé quelques larmes avec ma manche de pull. Et mon nez qui coulait aussi, comme lorsque j'étais petit, si négligeable. Ne me dis plus rien s'il te plaît. Ne prends même plus la peine de m'adresser la parole. Tu m'oublies corps, c'est déjà fait, et âme pas encore. Je n'avais vraiment pas besoin de ça. Il y a des murs qui se dressent comme par hasard ou bien par nécessité, trop hauts pour être franchis, enserrés eux-mêmes par des haies qui les bordent, trop denses. Et puis derrière soi, le chemin s'est effacé au fur et à mesure. Repartir dans quelle direction ? C'est comme être pris au piège dans une immense toile d'araignée. C'est comme si je devais me résoudre à me consumer sur place. C'est la rechute de trop.

Je suis abattu. Sans forces et sans envies. Mon baromètre est descendu à 72. Normalement, à cette valeur, c'est presque la tempête. Là, je suis juste au lendemain de la tourmente. Il n'a pas eu encore le temps de remonter. Pas certain qu'il en soit capable. Comment cela se pourrait-il dans une telle bourrasque ? Pourquoi faire du drame ? Cette vie est vraiment à chier. Bourré de tranquillisants dans la pénombre chimique, le tableau est affligeant. Vie sans sens, le sans de la vie insensée. Dans mes veines coulent les horribles scènes ensanglantées. Je n'ai plus rien à faire ici. Je n'ai jamais rien eu à faire ici. Toujours cet instinct de survie, c'est comment déjà ? Sensationnel ? J'aurais bien aimé qu'il pleuve ce soir sur ma pierre. Je baille à m'en décrocher les attaches. Je ne cherche même plus quelqu'un à appeler au secours. Même plus la force, même plus l'envie. Ça sent vraiment la pourriture dans le coin, le corps qui se décompose, l'esprit qui s'évapore dans les sens de la liberté. Je laisse derrière moi quelques sourires, quelques rires et si peu de larmes. J'abandonne tellement de contraintes infondées.

Ça ne sent pas bon. Normal, j'ai péto. Gepetto, il a pété. Un truc venu du fin fond de l'univers. Sorti tout droit de mon trou noir. Ça ne sent pas bon la décomposition la matière vivante. Cela ne sent ni la vanille des îles, ni l'argan. Rien d'exotique là-dedans. Moi, je rêvais d'une extrême onction au monoï. Pour aller avec mon habit de marié. Et pis tant pis, je ferai comme tout le monde. C'est drôle ce que je suis en train de dire. C'est comme si je rêvais d'une vie après la vie. C'est comme si j'imaginai pouvoir commencer la vraie après l'autre. Je peux toujours rêver, je crois bien que je vais l'avoir dans le fion. Au cas où une inconnue se présente de l'autre côté, je vais quand même garder comme dernière pensée que seul l'amour aurait pu triompher. Je suis le serviteur de cette seule et unique cause, qui est tout en même temps, et sa conséquence.

L'amour désigne un sentiment d'affection et d'attachement envers un être ou une chose, qui pousse ceux qui le ressentent à rechercher une proximité avec un proche ou un téléviseur, pouvant être physique, spirituelle ou même imaginaire, avec l'objet de cet amour, et à adopter un comportement particulier, plus ou moins débile, en conséquence. Le verbe aimer peut renvoyer à une grande variété de sentiments, d'états et de comportements, allant d'un plaisir général lié à un objet ou à une activité, j'aime le chocolat et je n'aime pas courir après les filles, à une attirance profonde ou intense pour une ou plusieurs personnes, j'aime ma maîtresse et mes enfants. Cette diversité d'emplois

et de significations du mot le rend difficile à définir de façon unie et universelle, même en le comparant à d'autres états émotionnels. En tant que concept général, l'amour renvoie la plupart du temps à un profond sentiment de tendresse envers une personne. Toutefois, même cette conception spécifique de l'amour comprend un large éventail de sentiments différents, allant du désir passionné et de l'amour romantique, à la tendre proximité sans sexualité de l'amour familial ou de l'amour platonique ta mère, et à la dévotion spirituelle de l'amour religieux. L'amour sous ses diverses formes agit comme un facteur majeur et vacciné dans les relations sociales et occupe une place centrale dans la psychologie humaine, ce qui en fait également l'un des thèmes les plus courants dans l'art. A noter que le facteur sonne souvent deux fois plutôt qu'une, lorsque la blonde est bonne à aimer.

Tout ça, c'est bien gentil mais la question philosophique qui moi me turlupine, c'est la suivante : l'homme est-il à la source de l'amour qu'il vit, sécrétion hormonale issue de glandes chagrénées ou croyance animiste, ou bien l'amour est-il une solution naturelle immanente qui chercherait à s'imposer à l'homme ? Entendre naturel au sens de toute éternité, au sens de toute contingence spatio-temporelle. Une essence qui se trouverait ainsi dispersée dans l'univers et que tout à chacun devrait renifler très fort pour se rendre moins... plus humain. Peut-être n'est-ce pas accessible à tous, peut-être faut-il se hisser au-dessus des nuages pour la sentir.

Le vendredi 11 juin, à 15h30, je vais passer une IRM de contrôle pour voir si cela repousse, si cela ne repousse pas dans ma tête. Vers 17h00, je saurais si je peux encore faire des projets d'avenir ou si je dois m'en loger une dans le ciboulot. Tu parles d'un sale boulot. Il y a des fois où il me prendrait des envies de prier. A mon dernier repas, n'est-ce pas, je voudrais de jeunes coiffeuses, des biches effarouchées, de la sensualité fraîche. Des filles qui me trouveraient très beau et qui seraient tristes de connaître la funeste nouvelle. Mort assis dans un fauteuil de roi sous les regards meurtris de mes jeunes agnelles. Jolie fin. La suite n'est plus réservée. Vous pouvez disposer de vos durées. Comment dire ? Il faut en faire bon usage. Bon usage ? Toujours pareil, à force de tourner en rond. Toujours la même question qui revient indéfiniment. C'est à se flinguer ce tournis. Pas besoin de tumeur dans le carafon pour avoir la tête qui tourne. Il suffit de considérer sa condition d'existant pour être pris de vertiges. La valse qui aura mis le temps de me mettre à genoux. Même pas suppliant, non, même pas supplicié, non. Consentant, oui. Prêt à en finir, prêt à en découdre. C'est en paix parfois que la tête finit par implorer, d'une manière ou d'une autre.

Parfois, c'est plus fort que moi. Je me mets à pleurer. Parfois, je prends conscience de ma mélancolie intrinsèque et de ces envies de pleurer qui ne s'exécutent pas. En fait, je crois bien avoir raté maintes et maintes occasions de larmoyer. C'est bête. Pleurer encore et encore, des litres et des seaux entiers. De quoi irriguer une oasis en plein désert contradictoire. Souvent, je pleure du fait de situations chargées en émotions, tout seul devant ma télé. Et à l'inverse, je suis bien incapable de verser une larme sur mon compte. Faut à chaque fois attendre la goutte qui fait déborder mon vase au lieu de me déverser régulièrement.

Des fois, bien des fois, je me dis que ce n'est pas toujours si facile de lire l'intérieur des gens qui se promènent. Certains restent opaques, indescritibles, indéchiffrables. Un

peu comme les hiéroglyphes d'une lointaine civilisation orientale, des langues inconnues qui se passent sur les lèvres un peu de baume que je souhaiterais à mon cœur, voire à mon discernement. Le sens de la liberté des autres. Liberté de dire non, de frapper à n'importe quel moment, toujours à l'instant où la garde est baissée. Il y a parfois des passions en sommeil qui attendent de ne jamais s'exprimer. Tuées dans l'œuf, dans le ventre des femmes mystérieuses, dans la tête des hommes stupides. Vois-tu le vent déraisonnable se lever, se pendre de mélancolie ? Vois-tu le presque rien, le presque tout, la nature qui s'éprend du vide ? Et pourtant c'est une sainte horreur. Vois-tu ce temps qui fait marche arrière ? Vois-tu cette chose qui ne peut se dire ? C'est notre constat, notre accident de parcours, notre déchéance vivante. Tout peut s'écrire, c'est ma chance. Et encore, je ne vois plus trop l'intérêt. C'est un truc promis entre moi et un certain Petitjoseph. Je te vois encore au loin, qui lève le bras en signe de capitulation. Ou bien est-ce un désagrément passager, un insecte obstiné qui souhaite butiner un peu d'essence versée sur ta nuque. Me voici devant toi réduit à l'état d'abominable eunuque. Qui es-tu ? Une femme probablement. De cela je suis certain monsieur le procureur. Pour le reste, je rends ma blouse de médecin-légiste. C'est tout ce que je peux dire, ce que je peux écrire. Je ne sais rien de ce qui vit en elle. Peut-être faudrait-il que je regarde mieux, sans risquer l'altération de mon désir. Même de cela, je ne vois plus trop l'intérêt. Décidément, tout se perd avec le temps. Gagner de temps à autre, gagner et puis se taire. Un point, une croix et c'est tout.

C'est ainsi qu'ils s'attirent et se déchirent. Se cassent en deux, cela fait quatre. S'attirent et se déchirent. Avec ou sans moi, sans lui et sans elle. La vie des amours est ainsi faite, constamment défaite, défraîchie, déconfitée. Je rêvais d'autre chose, pauvre con. Tout se perd, rien ne se gagne vraiment. Moi, je croyais à une espèce de permanence qui viendrait défier la mort. Viens par ici que je te nique. C'est raté, c'est normal. Je n'ai pas compris assez tôt ce que voulait dire être un être humain parcouru par les affres des amours torrides, terrassé par la vie. Pas vu, pas pris.

Moi, j'ai pris l'option ferme d'endosser la perfection des autres sans bouger et sans sourciller. Moi, j'ai pris l'option femmes coriaces sans parts d'ombre. Ce qui revient au même. Moi, j'ai fait ce que ma psyché pouvait supporter. Pas mieux. Ce n'est pas bien de critiquer, ce n'est pas bien de se révolter. Vilain, pas beau ! Petit garçon je resterai. Aurais-je un jour le courage de casser cette logique infernale ? D'aller au-delà autrement que les deux pieds devant ? La mort, c'est sûr, me permettra de me délier, de me délivrer. Ce n'est pas que je l'espère pour tout de suite. Quoique. Vivre en sachant déjà la suite, je ne vois plus trop l'intérêt. Des habillages et des remplissages, il n'est pas nécessaire que ceux-là durent trop longtemps. Il y a l'amour de ses enfants bien sûr. Bien naturellement, c'est le must des regrets d'après match. On aimerait tellement en finir avec elles, tellement ne jamais avoir à en finir, que cela dure toujours. Vieillir toujours plus longtemps, vivre 500 ans avec les mêmes. Stop, j'arrête mes conneries, c'est trop flippant ! Vas-y, c'est n'importe quoi ! Ça ne se fait pas !

L'acouphène est intense lorsque ma tête bouge de haut en bas, je sens bien le retour de la tumeur dans le vestibule. Elle est en train de repousser la récidiviste. Il est temps de me mettre en règle. Je suis à quatorze jours du nouveau verdict.

La vie, la mort, mélange de genres, confusion scénique. Pas de panique, tout est dans l'ordre de l'univers. La mort est coûteuse dans les vitrines des fournisseurs en stèles et fausses fleurs funéraires. Je ne sais pas si j'ai les moyens de me payer un enterrement de première classe. Je cherchais des fleurettes pour la fête des mères. Elles pourraient ainsi resservir au moins deux fois ces ornements en marbre. Resservir tout le temps qui passe, des fleurs qui ne pourrissent jamais. C'est juste, les vraies sont si périssables. Je me suis dit que j'allais lui faire le coup des bonbons ou de l'éclair au café, c'est bien aussi. Alors, voilà, demain matin, j'irai au supermarché acheter un bouquet de roses tristes. Des rouges foncés, presque noirs. J'en offrirai une à ma caissière.

Demain donc, c'est la fête des mamans. Il faut que je pense à la mienne, qui se morfond dans son grand appartement face à la méditerranée. Je n'aime pas ces fêtes instituées qui sont là pour faire tourner les commerces. Je n'aime pas me sentir obligé d'aller acheter un brin de muguet le 1<sup>er</sup> mai. Avez-vous offert un brin à votre épouse ? Nan ! Que dalle ! Même pas la queue d'un. Ce n'est pas bien, ce n'est pas gentil. Je m'en fous, j'aurai d'autres occasions moins onéreuses. Penser à faire rajouter sur mon épitaphe : "pour le reste, je m'en fous".

Cinq jours, j'ai comme un bruit dans la tête. Ce matin, j'étais encore vivant. En ouvrant un œil, je me suis dit cela. Mort, je ne l'ouvrirai plus. Mort, je ne rêverai plus. Elle s'appelle Kim Maréchal. C'est l'autre, celle qui me convient si bien. C'est celle qui remarque ma mélancolie dans la salle d'attente, celle qui sait que je ne suis déjà plus là. Celle qui me reconforte alors qu'il ne m'est pas possible de repasser un examen. Elle est si suave, si collée à ma peau. Elle fait partie de moi, elle est mon féminin. Ils ne veulent pas que je le passe. Très bien, je m'en vais. Elle part elle aussi devant moi sur un chemin que je connais bien et que j'ai souvent arpenté quand j'étais enfant. Il y a de la lumière dans l'appartement du deuxième étage, un éclairage blanc éclatant. Et sur le côté vers le bois où je m'avance, un épais brouillard gris anthracite me fait faire demi-tour. Il y avait de la vie là-haut. Je ne sais plus où elle est passée Kim Maréchal. Je lui ai donné un nom, celle que je n'aurai pas la chance de rencontrer avant de m'enfoncer définitivement dans le noir.

Ai-je fait tout le tour de la question ? N'ai-je rien laissé en vrac derrière moi ? J'ai vécu comme vous, d'approximations et d'incertitudes. Moi, plus que d'autres. J'ai comme appris tout seul une sorte de vie que je ne m'envie pas. Je ne vais pas ressasser sans cesse le passé et me plaindre du futur présent. Je ne suis probablement pas très doué pour vivre, c'est aussi simple que cela. Il serait en effet bon que j'arrête de roter contre vents et marées. Il serait en effet opportun que j'arrête de vivre cette existence comme un éternel malade. Que faudrait-il pour que je revienne à la réalité sans heurts ? J'ai la certitude que c'est impossible depuis que j'ai ouvert la première fois les yeux. J'ai essayé de me prouver des choses en me mariant et en ayant des enfants, j'ai tenté de me rassurer en cherchant à progresser professionnellement. Il n'y a pas de places pour me garer, c'est aussi de mes faits sans être de ma faute.

Verdict : pas de récurrence tumorale. Je comptais un peu sur elle pour clore ma désuète existence. Et le bruit dans la tête ? Je sens qu'il ne va pas intéresser grand monde. Je sens que je vais devoir faire avec et supporter une fois de plus.

C'est compliqué, c'est bizarre. Il reste un ultime plaisir, celui de mourir quand rien ne va. Trouver d'autres refuges sur la terre. Il y a des choses de la vie qu'elle n'endure pas. Alors je suis responsable de ce qu'elle n'arrive pas à supporter. Elle a un dossier comptable à charge contre moi, c'est bizarre. En même temps très compliqué. J'ai l'impression de comprendre néanmoins cette nécessité psychologique, n'étant pas à la hauteur de ses faiblesses. Je suis le seul incapable dans cette histoire. J'en connais un autre, c'est mon médecin traitant. C'est lui qui m'a dit bizarre. Toutes ces complications, c'est pénible. Le sentiment définitif de ne rien pouvoir faire, ni dire. Le pauvre, le voilà avec une entorse et des béquilles. Je sens qu'il va la payer chère sa dépendance temporaire, elle ne rigole pas la taulière. Elle a mis le courrier de son mari dans mes mains, prétextant qu'il fallait que je l'aide. Je ne l'avais jamais vue avant ce matin. Et elle est partie tout de suite derrière, très désireuse de foutre le camp, genre j'ai autre chose à faire. Je ne comprends plus ce besoin. En même temps, je le distingue. Un besoin est une absence de désir. Pas mal du tout. Cela n'élucide pas pour autant le mystère de la femme tueuse. C'est bizarre, c'est compliqué. Aussi pour lui, pour moi. Il faut bien admettre que nous sommes faibles et masochistes et que nous ne savons pas être autrement. Et lui, tendre et pathétique, en train de lui servir faussement des "ma chérie" en veux-tu, en voilà. Avez-vous essayé deux claques dans sa gueule à l'intransigeante pour lui rappeler qui est le patron ? Cela serait encore de votre faute mon petit garçon... Nous sommes cernés de toutes parts, foutus sur tous les plans. Nous sommes dans l'impossibilité de nous défilier alors nous trouvons des refuges dans le travail, dans l'écriture. Bien évidemment, elles ne veulent pas que nous partions. L'affaire est trop belle, trop inespérée, trop jouissive. C'est...



J'aimais beaucoup les balançoires et les grands toboggans. Elle, elle voulait se produire sur une scène. Un truc plus fort qu'elle. Une sorte de passion de tous les instants. Elle y pensait tout le temps, même au coin du bois dormant. La passion Béatrice. Plonger dans l'inconfort d'une chambre de bonne à l'âge de trente ans, il faut en effet le vouloir. Faire WC commun n'est pas une mince affaire, surtout lorsque tous les locataires du dernier étage participent. Elle voulait être comédienne absolument. Ça vaut de monter quatre étages sans ascenseur et de se réfugier dans ses pénates en récitant des vers. Et de s'endormir frigorifiée sous trois couvertures en rêvant à des rôles incertains. Elle n'a jamais cédé, elle est même devenue belle. Une très belle femme passe sur mon écran, comme une image de rêve. J'ai encore des photos d'elle rangées dans un album en noir et blanc. Je n'ai pas de regrets, encore une femme qui n'aime qu'elle, qui s'écoute pour voir si elle a du talent. Il n'y a que cela qui compte. Décidément. (Soit dit entre parenthèses, elle n'en a pas plus que ça du talent. Mais bon, il ne faut pas lui dire, elle le prendrait mal forcément)

Pendant ce temps-là, du côté de la cuisine, vole un saladier dans un mouvement de haut en bas. C'est ainsi qu'il termina sa course sur le carrelage avec la salade qui se trouvait



à l'intérieur. Dans le mouvement qui le porta vers le haut, avant d'atteindre le bas, quelques tomates et feuilles de salade s'imprimèrent sur le mur beige. Je ne me savais pas capable d'un tel déchainement. Un petit bout de verre s'incrusta dans la pliure de mon auriculaire gauche. Ce n'est pas très malin. Il a fallu que je nettoie pendant plus d'une plombe par trente degrés dehors. J'ai fini en nage de déraison, bien incapable de retenir mon agressivité défensive. Quel spectacle déplorable à plus d'un titre ! D'abord pour mes filles que je vais finir par traumatiser avec mes conneries. Et puis pour moi qui m'offre un spectacle digne de ce que je ne voulais surtout pas avoir à vivre. Qu'un saladier vole, ce n'est pas tant le problème sauf que cela risque de coûter cher à la longue. Qu'ai-je donc supporté pour en arriver là ? La désapprobation permanente de ne pas avoir de mérites suffisants ? Oui, je sais, je n'en pas assez fait. L'amour est résolument mort, elle a sorti le rouleau à pâtisserie pour me rappeler constamment que je n'ai plus droit à rien, sinon fermer ma bouche. Je suis le seul fautif. La conclusion s'impose : cette fois, c'est vraiment la fin.

Mort et plus encore. Rien à l'horizon. L'illusion était presque parfaite.

Seul devant une boîte vide de filets de maquereaux à la saveur olive. La fourchette est encore à l'intérieur. Sur la boîte est dessiné un bateau avec deux voiles pour prendre le large. Attention au départ. C'est riche en oméga, c'est pour cette raison que j'en mange. C'est mon médecin traitant qui m'a conseillé d'ouvrir des boîtes de sardines, de thons, de maquereaux et d'anchois marinés à l'ail. Il reste de bons conseils le pauvre. Et le reste de la journée, j'avale des carrés de chocolat, des mignonnettes noir de noir pour l'apport en magnésium. C'est bon pour mes petits nerfs, mis à rude épreuve ces temps-ci. Il y a un kleenex usagé non loin de la boîte vide et un chien rouge en pâte à sel. Il y a aussi une coccinelle avec des antennes en fer enroulé et un bout de papier avec ma signature dessus. Sur la droite, il y a une autre boîte cartonné avec des cartes de visite sur lesquels il est noté mes coordonnées et ma fonction vitale. Peut-être vais-je m'en sortir ? Pas sûr, pas sûr.

Il y avait longtemps que je n'avais pas pensé à toi aussi intensément. C'était hier soir avant de m'endormir. C'est la meilleure heure pour retrouver les postures de l'amour, pour ressentir en secret une belle profondeur pleine de lumières et d'images brûlantes, de musiques irradiantes. Pour retrouver le plaisir d'une intimité clandestine. En amour, il n'y aurait que des vestales. En amour, il y a d'abord des ventres qui cherchent à se rapprocher et des mots qui résonnent, de simples mots d'une banalité extraordinaire qui explosent dans les consciences. Il y a des représentations aussi, des odeurs discrètes, et tout un tas de sens en effervescence. C'est bien de l'amour dont je parle, non de cet obscur objet du désir lancinant. Il s'agit bien de cette capacité bizarre, détonante et si complexe. Ils ne savent pas aimer ceux qui ne se parlent qu'à eux-mêmes, la suprême forfaiture. Moi, j'ai pris une posture de l'amour par dépit puisque j'écris sans complaisance. Pour dire ma vérité et pour que toi, tu continues à me répondre, que tu fasses à ton tour quelques aveux d'impuissance. Et pour rien, pour te le dire à toi, pour l'apprendre. C'est aussi cela l'amour. Une voix qui va et qui revient. Mais au fait, tout cela n'était qu'un songe avant de rêver. La réalité a repris ses droits d'auteur, mari, femme, travail, transports terrestres et dodo pour finir le temps qui déroule en spirale descendante. Tu n'as pas trop le moral ? Moi non plus. Je survis, faute de mieux. Heureusement que tu es là, présente dans ce monde. Je n'aurai de cesse d'être là aussi pour toi, ceci n'est pas une parole en l'air, une promesse de

gascon. Je reste sur le côté et te souhaite une bonne journée.

Je suis libre, libre, libre. Trois fois pour marquer l'insistance avec laquelle je souhaite marteler cette nouvelle évidence intime. C'est la conséquence inéluctable. Peut-être le dernier état avant l'apesanteur.

La vie, le temps qui ne repasse pas, le défaut de sens, la souveraineté du dérisoire dans lequel s'étale le mauvais genre des humains, à croire en tout un tas de bouffonneries iconoclastes. Comment pouvait-il en être autrement ? Ce n'est pas parce que vous avez une raison qu'il fallait tout de suite invoquer des conneries supérieures, formuler des hypothèses invérifiables.

Voilà un couteau qui pointe sa lame dans une plaie qui probablement ne demandait qu'à se rouvrir. J'ai en effet déposé sur mon chemin quelques traces de ton souvenir, de cet amour que nous faisons et de ce qu'il aurait pu être et devenir si mon aveuglement ne nous l'avait pas enlevé. Et c'était bien, et c'était tout. Sur les terres parcourues par la désolation, il y a dans le passé des durées comme la nôtre qui illumine par son intensité un quotidien il est vrai souvent dérisoire. Certains se demandent encore : au fait, c'est quoi une autre vie ? A ceux-là généralement je réponds : il n'y en a pas d'autres. Sais-tu que je t'ai finalement profondément aimée et que pour autant je n'ai pas totalement perdu mon temps intérieurement. De la résignation névrotique, j'ai gagné tour à tour la résurgence émotionnelle, l'envie de dissidence motivée par la colère et le désarroi et puis maintenant je m'attaque à ce qui devrait être l'avant dernière étape, la liberté intérieure où seul le bon remplissage du temps compte. Celle qui aujourd'hui me permet de revoir le film de nos désirs, de notre connivence, de ce qui fut merveilleux entre nous. Je revois tout à nouveau, le restaurant italien, le pub irlandais, les heures délicieuses du thé et ce cher Henri Ducrotay de Blainville, naturaliste français. Et j'en passe de ce qui me passe devant les yeux. Et moi, j'aimerais bien savoir où se trouve le bas d'un dim'up. Reposes-toi à l'ombre des saules pleureurs si tu en croises cet été. Ou bien dans l'arrière-pays provençal, il y a bien quelques promontoires pour aller crier ce qui finira par se taire un jour, une fois tout bien assimilé. Je célèbre ton discernement, ton humour et ta sensibilité.

Sur le chemin qui me mène jusqu'à moi, je t'ai rencontrée hier. C'était hier en effet. La belle hirondelle ne fait pas forcément le printemps des jours en cours. J'ai reconnu l'amour d'hier, tous les amours que j'ai éprouvés dans la durée et Dieu sait qu'ils ne sont pas nombreux. Mais ils sont là. Aujourd'hui, je les observe avec clairvoyance et ils me réchauffent le cœur. La traversée du désert existentiel m'a réservé quelques arrêts dans trois, quatre oasis désaltérantes.

Il y a une espèce d'obsession humaine, naturelle et irrésistible qui pousse beaucoup d'entre nous à chercher un peu d'amour pour vivre, pour survivre parfois. Comme si c'était la première des nourritures terrestres, bien avant l'eau et le pain, bien avant l'air que l'on respire. Bien avant tout ce qui peut nous maintenir artificiellement en survie. Je vois tellement de solitudes disséminées aux quatre coins du monde, tant de sensibilités meurtries, d'espoirs déçus, d'êtres qui errent sans mains pour les toucher, sans regards pour les reconforter, sans présences autour. Je connais un mâle adulte orang-outang qui vit dans une forêt non loin, seul. Tellement il a reçu d'amour jeune qu'il peut se passer de

compagnie jusqu'à la fin de sa vie. Et les autres finalement se meurent... et les autres finalement se meurent sans avoir pu en prendre un peu. Moi, je dis qu'elle est à chier cette existence de merde. Et les serviteurs de Dieu, les dévoués hâtés qui s'évertuent à aider leurs prochains ne me feront pas dire le contraire. Et puis, il y en a des tonnes qui ne cherchent rien.

En même temps, c'est bien de se rendre utile, cela fait de la compagnie, c'est aussi une manière de se sentir moins seul, de réaliser de quoi nous sommes faits, pourquoi nous sommes là. Pour ceux qui un jour se poseront la question, ce n'est pas sûr. Moi, je vais continuer à rendre des services aux jeunes personnes. La jeunesse, c'est ma cible identifiée.

Lorsque tu auras terminé cette nouvelle formation, ne te trompes pas jeune fille. Je crois pouvoir te dire que tu as les capacités pour te rendre compte et faire attention. Le piège s'est refermé sur toi, tu cherches l'issue. Il ne faudrait pas échanger ta servitude contre une autre, dissimulée dans un premier temps. Mais comment le savoir si tu n'essayes pas ? Essayer, ne jamais y arriver, tu imagines ? Cela tient à quoi ? Il y a des fois où le fil du funambule casse tout le temps. Tu imagines, jeune fille ? Qu'une vie peut se rater en un clin d'œil, en un claquement de doigts. C'est comme ça, tu n'y peux rien. Bien sûr que tu vas risquer l'aventure, comme nous tous qui n'avons pas eu l'opportunité de mourir jeune. Tu vas donc essayer de réussir ta vie. Tu vas devoir choisir entre des inconnus, celui de gauche et celui de droite. Tu vas devoir rebondir en cas de fourvoiements, te tenir droite malgré les dandinements du désir et de l'envie. Tangages et sans gages, tu vas devoir t'engager comme engragée volontaire. Pas de pitié sinon c'est le naufrage en mer de chine. Et là, il y a toutes sortes de requins prédateurs prêts à en découdre pour te bouffer toute crue. C'est que le morceau est de choix, du label rouge. Il ne restera plus que les os.

Comment ça ? La cuisine n'est pas rangée quand je rentre le soir du boulot ? Y a-t-il seulement plus important dans tout l'univers ? Et si je range après que tu sois rentrée, ça fait quoi ? Pas pareil du tout. L'important, c'est qu'elle soit ordonnée quand je rentre. C'est comme ça, c'est tout, il n'y a pas de commentaires à faire. Ah d'accord ! Dis-moi, ça se résume à ça une femme ? Oui, nous sommes toutes pareilles. Ah ? Dire que par ton intermédiaire, j'en ai mis deux au monde de plus. Eh, je veux dire un truc là... C'est sûr que vous êtes toutes pareilles ? En même temps, je comprends mieux pourquoi certains deviennent pédéastes. C'est un peu bourratif non ? Cela doit être encore un privilège de femme mariée. Quand devoir faire plaisir devient un asservissement.

Bon, voilà. Tout ça, c'est fait. Le numéro que vous demandé n'a jamais vraiment été en service. Et il n'a pas eu l'occasion de faire son numéro. Toujours à la limite, à la frontière. Le TGV à destination de Lyon Part Dieu partira à 19h48 voie A. Les passagers munis de billets valables sont priés de monter dans les voitures. Voie A, attention au départ...

- Pardon mais c'est ma place ici.
- Désolé, je n'ai pas fait attention.
- Vous auriez dû, c'est une place pour les handicapés.
- Et d'où vous êtes handicapé ?

- Cela ne se voit pas en effet mais je puis vous assurer de mon impotence congénitale.
- Vous plaisantez ?
- Non, je n'ai même plus envie de plaisanter, je suis définitivement fatigué. Alors, cette place, me la laisserez-vous ?
- En même temps, ce n'est qu'une place, la vôtre probablement désignée d'office.
- En permanence oui. Même plus besoin de réserver.
- Le parcours risque de vous paraître une éternité.
- En effet, je ne l'imaginais pas si long. Je ne me souviens plus de quand je suis parti.
- Et savez-vous seulement où vous allez ?
- Cela ne m'intéresse pas monsieur. Je n'en ai que faire.
- D'accord, il ne me reste plus qu'à me lever et vous céder la place. Et vous souhaitez un agréable voyage parmi nous. Avez-vous prévu de descendre quelque part ?
- Avant le terminus, c'est certain.

Moi, j'ai une putain de question qui mérite qu'on s'y arrête deux secondes. Est-ce qu'un homme marié à un autre homme deviendrait aussi chiant qu'une femme mariée ? Là, j'affirme très sérieusement. Il faut définitivement interdire le mariage des tapettes, au cas où. C'est déjà assez dur comme ça, pas la peine d'en rajouter.

La vie est un miracle. La mort aussi, surtout lorsqu'elle débarque au bon moment. Là, c'est un vrai miracle.

Ah bah c'est sûr. Ceux ne sont que des grosses salopes, des détrousseurs de bourses, des petites bites sans envergure, des enfoirés d'élevages, des monstres sans conscience morale, des imposteurs fortunés, des suprêmes d'enculés à la crème, des lèche-culs en tribus, des pince-fesses vicelards, des fumiers répugnants, des détourneurs de veste, des et des... Bonsoir, vous avez réservé ? Vous avez votre carte de membre ? Très bien, donnez-vous la peine d'entrer dans le composteur très fermé de la pourriture agréée et dominante.

Des heures et des heures, une solitude de tous les instants. Grande et belle, inaltérable. Je repensais à mon orang-outang et à l'amour maternel. Tiendrai-je dans l'arbre ? J'ai retrouvé bonne maman en moi, conséquence d'années passées sur le divan. A nous deux, nous pourrions y aller dans l'arbre, quitte à jamais en redescendre. Procurez-moi une télé avec des chaînes cinéma et sport, de quoi écouter de la musique et un ordinateur relié à un satellite pour me tenir notamment informé de la dégradation des conditions de vie sur la terre. Suffisant. Pas besoin d'aller faire le singe sur la branche, c'est déjà comme cela chez moi. Je repensais à l'amour maternel, le premier et le plus fort de tous les amours. Lorsqu'il s'exprime, cela va de soi. Je repensais à ce qu'il est capable d'envoyer comme énergie bienfaitrice dans le ventre d'un enfant. Amour fondateur, potentiellement universel, d'une radioactivité positive. Chacun devrait emmagasiner une dose minimum. Les dépassements de seuils sont largement autorisés. A ce jeu-là, qui peut le moins ne peut pas le plus. C'est mieux que rien. Un amour maternel peut suffire à supporter toute la durée d'une vie, reclus dans le creux d'un tronc de feuillu.

Une nuée de volatiles s'abat sur le clocher de l'église. C'est une tour carrée surmontée par un beffroi. Tout en haut, avant le ciel, il y a une cloche derrière des

barreaux. Probablement des merles noirs. C'est à la tombée de la nuit que le grand inquisiteur révisé son matériel de torture. Surtout le plomb qui doit être à température et assez liquide pour couler dans les anus des petites gens trop tranquilles. Tremblez d'effroi pauvres âmes, le surhomme est de retour dans la contrée. Les deux anormaux qui se bécotent sur le banc public feraient bien de rentrer à l'abri. Pour elle, cela risque d'être un peu long, elle pèse facilement 200 kilos. Et les impies à la terrasse qui bouffent d'une seule bouche une pizza géante feraient bien de prendre leur carriole pour échapper à la justice maléfique. Il y a toujours eu des créatures prêtes à ruiner la vie des autres. C'est une putain de constante. L'avènement de la merde humaine. Viens par-là petit employé vertueux que je te harcèle. Vas-y, descends de ta montagne imaginaire que je ruine ton existence. J'arriverai bien à te faire crever, d'une manière ou d'une autre.

Je n'ai pas une bonne situation ou une belle situation, ce qui revient au même. En gros, je suis une sorte de tocard qui cherche vainement à s'en sortir. Et comme je n'ai pas d'autres avantages, ne conduisant pas par exemple, me voici boulet. Tocard-boulet, c'est mon nouveau sobriquet. Je l'ai bien mérité celui-ci. Ô mes ruines délabrées, je ne suis pas loin d'être fini. Une vie d'homme ruinée, une vie de père ruinée, une vie de professionnel mise en lambeaux, une vie sociale inexistante, voilà en plus des problèmes de santé de quoi finir dans un putain de trou en terre.

Mon épitaphe se précise :

- † Vivant, je n'en ai voulu à quiconque
- † Pour le reste, je m'en foutais
- † Souffrez d'être encore en vie
- † A moins que l'amour vous retienne

Normal ? Non ! Content de ne pas l'être. Cela veut dire que je suis dans ma bonne direction. Cap sur la liberté, sur la vraie insignifiance, sur l'indépendance. Plein nord moussaillon ou plein sud vers la chaleur. Partout, la lune est la même. Ce soir, elle est ronde comme un ventre de femme enceinte. A la conquête de l'ouest. A l'est, il y a enfin de la nouveauté. Que toutes les directions s'emparent de moi et me projetent au loin, de l'autre côté du tas de sable.

A moins que l'amour me retienne... je savais qu'il était parti très loin. Le savoir est une chose, l'entendre en est une autre. Une sorte de confiance, l'aveu d'une incapacité à supporter mes difficultés. Amour disparaît les jours où les enfants viennent à la lumière. La mauvaise conséquence d'une mauvaise cause, c'est pour la cause une attente non satisfaite. Au lieu d'aider, cet inconscient a condamné mon insuffisance atavique, a rajouté du poids à ma souffrance. Cela ne pouvait pas être plus rude, plus douloureux. Cela devait ressembler à de l'amour. Mes inconséquences sont devenues la cible de son acharnement. M'enfoncer davantage fut par réaction son seul loisir. Je n'en suis pas mort, non. C'est dommage en même temps. Nous sommes deux à ne pas avoir voulu, moi et moi-même. Et entre nous, la voix de mon psy. Cela confirme ce que je pense de la fonction psychothérapeutique. Maintenir la vie plus que développer l'envie d'en finir, c'est une vocation chez certains. Et moi, la mauvaise conséquence, ce fut de demander à une femme qui ressent de réfléchir et de se ranger du côté du sens. Là où l'amour pouvait encore être sauvé. Il n'y a pas de sens accessible pour une femme qui ne fait que ressentir

et mal réagir quand cela ne convient pas, qui ne sait faire que cela. Toutes mes intentions et tous mes mots sont restés lettres mortes, mal appréciés en l'absence de sens partagé, mal jugés par la tyrannie affective, l'aveuglement sentimental. Je ne sais pas finalement à quoi j'ai servi pendant toutes ces années, à pas grand-chose en vérité. Il y avait pourtant une modeste envie d'y arriver, un funeste désir de s'en sortir. L'amour ne me retient plus. J'ai été trop présomptueux, j'aurais dû me douter que je ne serais pas à la hauteur de la dame. Je me trouve en effet bien seul dans mon monde. Bien seul semble-t-il à comprendre que la chose de l'amour est insensée, sans fondements réciproques, impossible à construire. Je suis arrivé au bout du bout. Je n'irai pas plus loin, c'est inutile.

Bonjour, je cherche le fort du découragement. Savez-vous où il se trouve ? Mais bien sûr. N'allez pas plus loin, vous l'avez en face de vous. A qui ai-je l'honneur ? Je suis le tout-venant, à ne pas confondre avec le tout-à-l'égout. Après, les goûts et les couleurs, ça ne se discute plus sauf dans quelques magazines féminins. Le test d'hier, c'était combien de temps durera votre amour, vous imaginez ? Très mal, merci. N'en jetez plus, je préfère de loin la force du découragement, la douce désolation.

Comment savoir qu'il ne fallait pas ? T'as beau jouer la sécurité, t'as beau te donner toutes les assurances, si tu dois l'avoir profond, tu l'auras profond. Jusqu'au tréfonds de l'amertume, dans la région troublée de la sensibilité où le temps n'a pas cours, où se fondent tous les allants et relents de la personnalité. A cet endroit coulent une pulsion de vie et une pulsion de mort sans cesse tourmentées par des notes de piano et des accords de violon. Ne sois plus que silence, qu'intérieur. Je ne dois plus faire de bruit autour des rues et des rivières.

Raté, c'est ce qui se dit en arrivant à la station. Pendant ce temps-là, la sensation de vivre n'a pas été fort heureusement que désagréable, fort heureusement. C'est étrange l'épreuve du temps, paradoxale. Durant, c'est acceptable. A la fin, c'est inacceptable. A se demander comment cela a pu. Le quotidien, la répétition des jours, voilà de quoi pratiquer une bonne anesthésie sur les plus conscients d'entre nous. Le bel ouvrage, le bel outrage. Les mauvaises causes se déchainent, les mauvaises conséquences enchaînent. Fin de série, fin de la tuerie. On fait quoi maintenant ? On attend quoi ? Le train pour Lourdes ? Et si un miracle pouvait... dans les romans peut-être. Fin de la conversation.

Je ne voulais pas être une mauvaise conséquence. Trop tard. Je ne voulais pas vivre cette vie-là. C'est bête. Je ne voulais pas être ce père-là pour mes filles, avec ces mauvaises réactions. Dommage. En même temps, il a bien fallu pour survivre. C'est toute l'ambiguïté du regret. Un papa boiteux vaut-il mieux qu'un papa mort ? C'est à se demander parfois. Vous noterez une fois encore que je n'en veux à quiconque. C'est le premier postulat. Sinon, je peux m'en vouloir à moi-même de ne pas avoir été l'homme qu'il fallait. Nonsense ridicule.

Alors, pourquoi cet engagement, pourquoi cet arrangement, en sachant tout cela ? Putain de merde, je savais tout cela lorsque je suis parti avec ma petite valise verte pour normalement ne plus revenir.

Un mois sans nouvelles de moi. J'étais en vacances. Trois semaines d'abstinence et

me voilà en manque. Il n'y a pas eu de miracle. Ce fut juste une pause estivale avec les corvées en moins. Maintenant que la reprise a sonné, les corvées sont de retour. Les vacances à l'hôtel, c'est comme un trou dans la routine. C'est bien, c'est agréable. Pour cela, il faut de l'argent. Maman nous en a donné avant de partir. Elle est gentille ma maman. Elle a de la chance d'en avoir de l'oseille. La vie est tout de suite plus supportable avec des réserves de fraîche. Pourquoi n'ai-je pas compris cela lorsque j'étais plus jeune ? Peut-être aurais-je fait des efforts pour faire des études et obtenir des diplômes. Petit con deviendra grand pourvu que... vous connaissez la suite. Alors, pendant ce laps de temps profitable, je fus adoubé chevalier errant par un aubergiste espagnol. Je vous présente Don Pedro de la Mancha, homme tirant ses délires de ses rêves solitaires. Une sorte de délire surréaliste permanent qui ne vaut que pour moi, qui s'éprouve aux pauses. Entre deux corvées, je vois une balançoire dans un studio, le peuple juif menacé par la montée des eaux et la troisième guerre thermonucléaire. Et la pute catalane bien réelle qui attend abritée sous un parasol que le client daigne réduire la pression atmosphérique de ses réserves. Quinze barres dans chaque couille, c'est beaucoup trop ! Vous imaginez quand tout cela arrive dans le gosier chargé d'amertume ? Pendant ce temps-là, un homme élu président par ses semblables et con errant, dit aux plébéiens rassemblés que les expulsions de Roms risquent d'attiser les sentiments racistes et xénophobes dans l'Europe fédérale. Il s'est trompé. Il fallait entendre la présence de Roms sur les sols nationaux, voleurs surentraînés, risquent de... Un chat n'est plus un chat, une pute n'est plus une bienfaitrice, pour un peu un moulin à vent serait un géant velléitaire. Je comprends bien mon rejet de la réalité humaine. Et l'élaboration de mon refuge transitoire qui doit me faire patienter jusqu'à la fin. J'en ai même fait un concept. Don Pedro de la Mancha a le plaisir de vous présenter la DST. La Délicieuse Sérénité du Tout. Le Tout étant Un. Et s'il n'en reste qu'un, ce sera moi. Pour accéder à la DST, il faut une sorte de méthode paranoïa-critique. Les voyages traumatiques de l'existence et des rêves alimentent le Tout en images. Qu'est-ce que je vois ou plus exactement pourquoi ces images-là viennent jusqu'à moi ? Que représentent-elles ? Ont-elles du sens pour moi ? Une balançoire dans un studio, ça fait quoi ? Pas de quoi se créer un personnage pour autant ou devenir malade mental pour de vrai, nan. L'objectif n'est pas de se créer un ultime rôle pour cette société imbécile. Le but est de m'inviter à des prises de conscience en répétant à l'intérieur de moi-même les images et les sens ressentis. Mon corps et mon esprit sont calmes, extrêmement calmes, détendus... la délicieuse sérénité. Mon concept n'est qu'un conditionnement psychologique et physique.



Je confirme, c'est une hija de puta ou une flûte, ça dépend, ça dépasse.

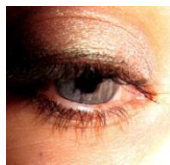
Pour la DST, on peut y adjoindre quelques commandements divins :

1. Tu ne tueras pas ton voisin sauf en cas de légitime défense
2. Tu ne voleras pas sinon les riches pour donner aux pauvres
3. Tu ne tromperas pas ton épouse sauf en cas de fortes pressions
4. Tu respecteras ton supérieur sinon pour lui signifier sa nullité crasseuse
5. Tu prieras régulièrement la fin de l'espèce

Tout cela calme bien en effet, détend les nerfs. Dommage que la pute catalane en rouge soit si contaminée. Elle était belle pourtant et si jeune. Mon dieu quelle existence ! Eclairé par les phares de la voiture, le renard s'arrête et nous regarde. Il a peur comme elle. Lui la nuit et elle le jour et se croisent à l'aube et au crépuscule lorsque les crapules se dispersent. La persécution des innocents. Il ne faudrait pas qu'ils se sentent coupables. De quoi ? Pourquoi faut-il constamment nourrir un sentiment de culpabilité ? C'est la faute à la persécution. Le doute finit par s'installer, forcément à la longue. Le renard est rusé, la pute ne figure pas dans le pacte de stabilité républicaine. Tous les deux sont coupables de forfaitures, ils ont fini par le croire. Y sont-ils pour quelque chose si l'une est pauvre et l'autre malin ? Non. Mais ils choquent ceux qui ont le pouvoir de persécuter. De là naissent et s'épanouissent les sentiments de culpabilité.

6. Tu ne te sentiras pas coupable par l'acharnement des autres, commandement très important pour l'homme marié

Je n'avais vu plus bel œil de ma vie. Je l'ai surnommé Coco. Il est tout bleu et bien maquillé. C'est normal, elle est esthéticienne. Pas chienne non, cienne. Elles ne sont pas toutes chiennes, non. Il y en a des cools, des douces, qui ne s'agacent jamais. Le rêve, une femme qui ne s'énerve jamais, en tout cas pas pour des peccadilles. N'y aurait-il pas des cures pour les excitées quelque part, comme on va pour les rhumatismes ou pour l'asthme ? Je ne sais pas moi, un air à respirer, une eau à boire, des bains analgésiques, un truc quoi pour calmer les survoltées. Est-ce que je m'énerve moi ? Oui, quand les autres ne savent pas garder leur calme, je m'emporte un peu. Si je n'avais pas à supporter tout cela, je crois bien que jamais je n'aurais eu une occasion de lever la voix. Moi, je suis d'un tempérament stable et tranquille. Ah si, une fois. Lorsque ma grand-mère maternelle m'a proposé un service de table. Alors que jamais, ô très grand jamais, elle n'avait fait l'effort de m'offrir quelque chose. J'ai donc hurlé qu'elle pouvait se le garder. Et pas loin après, elle est morte. C'est idiot, nous manquons de vaisselle aujourd'hui. Pendant ce temps-là, Coco a un bel œil tout bleu.



Je connaissais ce bon vieux O'Malley, mais pas Léo Malet. Nous étions insouciant. Jeunes aussi. Comme ceux-là vont bien ensemble, n'est-ce pas ? Jeunes et insouciant, presque un poncif. Et pourtant, les deux-là m'inspirent une réflexion. J'ai dit quelque chose précédemment qui m'a étonné après coup. Pourquoi réserver deux places à la maison de retraite "beau rivage", oui pourquoi dire cela ? Nous serons vieux et redevenus insouciant. Alors dans mon esprit, ce serait à nouveau possible. Je viens de comprendre quelque chose. Vivre ensemble au quotidien, non. Même pas en rêve puisque ce n'est pas notre réalité. Notre réalité à nous, cela aurait été de vivre d'une perpétuelle insouciance. Dandys et rentiers, sans avoir à se soucier du lendemain. C'était probablement mon rêve, ma vie rêvée. Cet amour a été beau et se devait de le rester. Je crois que je préfère de loin gâcher ma vie, pas mes amours. Et alors, à la maison de retraite, je pourrai t'inviter à dîner, tu choisiras ta plus belle gaine et moi ma plus belle couche d'incontinent. Et nous



pourrons alors parler pendant des heures en ignorant le couvre-feu. T'imagines un peu ce monde idéal ? Il va falloir attendre 62 ans pour en profiter, sauf si le projet sur les retraites est retiré. Il y a des fois gauchiste ça peut servir à quelque chose. Il n'empêche, toi tu as lutté pour obtenir une récompense, sans avoir à attendre. Il m'a l'air bien ton mari et tu as l'air heureuse à ses côtés. C'est très bien. Même si de temps en temps, le mascara coule d'une douce nostalgie. Il est vrai, je pense souvent à Paris, à son cinquième arrondissement et ses premiers étages. J'aime bien le vieux Orléans et ses rues piétonnes, les cafés de la rue de Bourgogne. Il y a des restaurants excellents dans les environs. Il y a beaucoup de solitude aussi. Reçois chère amie mon profond respect.

Ce midi, de désœuvrement, j'ai trempé ma banane dans la mousse au chocolat. Cela m'a rappelé le temps où j'avais trempé ma queue dans le pot de Nutella. Enfin trempé, c'est vite dit. Parce que le Nutella, ce n'est pas extrêmement souple sauf quand c'est bien réchauffé. Disons que j'avais plutôt l'impression de pénétrer une vieille de soixante-quinze ans. Enfin bref, toujours est-il qu'elle n'a pas demandé son reste la bougresse. C'est qu'elle aime le chocolat la garce. Comme quoi, il est important de toujours joindre l'utile à l'agréable. Ta mission, si tu l'acceptes, est d'enlever toute trace de pâte à tartiner. Tu n'es pas limitée dans le temps, du moment que le travail est bien fait ! Et pour ta récompense, normalement arrive à point nommé le supplément chantilly. C'est marrant. Si je lui mettais une couronne sur la tête pour la peine, que dis-je pour le plaisir. Elle sera la reine de la turlute, faite souveraine suprême en la cathédrale de Reims.

D'accord, je suis d'accord. J'ai toujours cherché à vivre sans faire d'efforts, disons de gros efforts, d'accord. Pas conduire, que d'autres s'occupent de me trouver du travail facilement, ne pas me lever le dimanche matin, m'occuper de mes filles de loin même si je les aime, pas laver les chiottes et la baignoire, me réfugier en permanence devant mon ordinateur. Est-ce que tout cela m'a arrangé ? Faut croire. Je ne suis pas fait pour cette vie-là. Moi, j'en voulais une autre, une vie impossible, faite d'amour et d'insouciance. Moi, je voulais une vie faite de rêves, de cris de mouettes le matin, de plages flamboyantes, de silences éloquentes à la tombée de la nuit. Pas cette vie de merde où il faut se battre pour survivre. Moi, en fait, je n'ai rien à faire là concrètement. Rien. Allez tous vous faire foutre.

Ho Ho ! Tu te calmes oui sinon on va t'envoyer les ripoux de la police. Ou bien une bande de jeunes banlieusards qui vont te finir à coups de genoux. Ou des dealers agressifs en manque d'héroïne vont te trouer les poches. Ou encore un chien méchant qui d'ordinaire bouffe les mômes de moins de six ans. A moins qu'un schizophrène laissé en liberté te pousse dans la Loire. Peut-être qu'un staphylocoque doré attrapé à l'hôpital finira bien par t'achever. Fais attention à tes filles, nous avons des pédophiles multirécidivistes en promotion ces temps-ci, fraîchement sortis de prison. On trouvera bien quelque chose pour te modérer.

Je regarde ce visage fermé. Il n'a plus accès à la vie, à cette triste et dure réalité où il ne figure plus. Il me parle, c'est dur n'est-ce pas de trouver un travail pour vivre. Parfois, oui. Disons qu'il n'y en pas de prévu pour tout le monde. Nous ne pouvons rien y faire. Il y aura toujours des ombres dans les égouts. Je ne sais pas si c'est normal, je ne sais pas qui veut cela, Dieu, la société des puissants, les dirigeants des états. Je ne sais pas si c'est une

fatalité. Certains se doivent d'être les cousins issus des rats germains. Je crois cher monsieur que certains ratés devraient s'accoupler avec les rates. Cela formerait une nouvelle race distincte des pointeurs de fin de mois en fin de droit. Ces mutants n'auraient plus d'obligations vis-à-vis des agissements humains, ni de devoirs à rendre. Je regarde ce visage sans révolte où passe une grande réserve. Adieu tristesse, adieu les larmes, adieu la nuit. Vous pouvez partir sans faire de bruit.

Il flotte dans ce cabinet une atmosphère douceuse, contraction avantageuse de douce et heureuse. Pourtant, c'est le cabinet d'une arracheuse de dents, d'une maniaque de la roulette. Comme quoi, il peut y avoir des divergences. Ouvrez la bouche s'il vous plaît, tenez. Une piqûre pour ne pas avoir mal ? Ô oui ! Encore ! J'adore ne pas avoir mal. J'ai juste la sensation que ma lèvre supérieure a triplée de volume en une seule injection. Je ne sens plus rien, c'est agréable. Ce climat de quiétude me semble propice à l'abandon. Et d'une certaine manière à une incontestable forme d'allégresse. Respirez bien, doucement, sans trop de contrôle. Détendez-vous, ne retenez rien de ces pensées indigestes. Vous êtes chez le docteur, tout va bien.

Bon, ça ne sent pas très bon. Pour une fois, je vais avoir des difficultés pour retrouver du boulot. 45 ans, pas de diplôme, pas de places à Orléans dans la pédagogie, ça sent même pour ainsi dire mauvais. C'est le début de la fin professionnelle et donc de la fin tout court. Je me meurs, je me meurs.

Mourir, bien sûr. Ne pleure pas, il y a le temps de la vie aussi et du sentiment. L'unique grâce à vivre.

Du sentiment qui gentiment agonise, s'enterre. Le rien n'engendre rien d'autre que le rien. Seule la Terre fait sa révolution autour du soleil. L'homme n'a pas de révolution à accomplir, ce n'est pas dans sa nature. Il y aura toujours d'un côté le faste, de l'autre la misère, les uns profitant des autres. La nature humaine n'est rien d'autre que cela. Pour le reste, veuillez consulter l'encyclopédie des lumières confuses, de tous ceux qui ont eu quelque chose à dire d'inintéressant.

La raison mène au jugement, à toutes les pensées criminelles. Il est dommage que ce qui nous distingue de l'animal nous rendent très bêtes. Des bestiaux sans cœurs. Tous les jours, les jugements crucifient les sentiments, les bonnes intentions. L'affaire qui nous préoccupe ici, ce serait la thérapie du groupe humain. Malheureusement, le temps passé avec autrui ne peut plus avoir de valeur thérapeutique, sinon comprendre qu'il faut se départir du jugement meurtrier. Alors que le temps passé à ruminer seul ne ferait qu'accroître le sentiment d'être séparé des autres. Serait-il ainsi anormal d'avoir envie d'être seul ? Je ne crois pas non. J'ai beau avoir essayé de lutter contre les mauvaises instances, contre les procès quotidiens, je ne suis qu'un perdant de plus. Mourir bien sûr avec l'intime certitude de ne pas avoir bien rempli cette existence. C'est cela qui rend l'échéance terrifiante, le fait de se dire à soi-même qu'il n'y aura pas eu de chance sentimentale durable. La sensation morose d'un remplissage désincarné. Je passe et je trépasse, je n'ai plus d'arguments à faire valoir, j'ai perdu et je m'en fous. Encore une fois, allez tous vous faire foutre, si cela n'est pas déjà fait.

Dehors, à dix heures du matin, il y a du monde à la terrasse du tabac bar brasserie "Le Narval". C'est un jeudi ensoleillé, jour de semaine et de marché dans la rue d'en face. Les salariés studieux travaillent pendant que d'autres s'occupent comme ils peuvent, certains comme ils veulent. On trouve dans le désordre des vieux piliers de comptoir, des trafiquants pas vraiment distingués, des chômeurs confirmés, des zonardes avec des chiens, des jeunes filles qui devraient être au lycée, des gens de couleur avec des enfants et quelques détériorés en tous genres, notamment celle-ci qui s'exclame "c'est moi qui m'aime" en se mirant dans la glace d'un air tout à fait satisfait. Ils ne sont pas très jolis pour la plupart. Mais bon, il ne faut surtout rien dire. Il est tellement agréable de prendre un petit expresso à la terrasse des cafés.

On a beau dire, on a beau faire, se soulager d'une irrésistible envie de pisser, c'est un bon kif. J'ai écarté la toile d'araignée avant d'atteindre le fourré. J'ai fait pleurer le petit derrière le mur séparant de la chaussée. Derrière, les voitures vont et viennent. Personne en vue, j'essaye d'éviter la dernière goutte. Ce n'est pas si facile. Même secouée comme un prunier, elle peut se dissimuler la garce. Merde, j'ai les deux pieds dans la boue. Ce n'est pas cool, je n'ai pas de papier pour m'essuyer les pompes. La halte improvisée est terminée, je reprends ma route, à la recherche d'une pelouse bien verte pour nettoyer mes vernis.

Adieu, tout est fini. Adieu mes souvenirs. Du temps où jeune la mort n'existait pas. Du temps où le ciel était bleu et où les nuages blancs formaient des figures reconnus. De l'autre temps de l'autre vie. La jeunesse, c'est tellement bien. Ce fut la plus belle, la plus mélancolique, la plus douce des présences dans ce drôle de monde. Certes, je suis encore vivant. Je ne sais pas trop pourquoi, probablement parce que j'ai des filles et que ma maman est toujours en vie. Adulte majeur, c'est laid, c'est inutile. Je sursaute, un bruit lointain m'interpelle. C'est le son d'un ruisseau où se pavanent les grenouilles. Au loin, là-bas, il ne faut pas y aller, c'est le ravin. Tout près, il y a un terrain de football où j'ai brillé et des tas de terres rouges avec des milliers de fourmis dessus. Du balcon de mon bonheur de vivre, je vois des cimes enneigées, des sapins et des filles pas encore formées. Je perçois insouciant tout ce qu'il est nécessaire d'apercevoir, me voir, les voir dans l'encadrement d'une classe de printemps à la montagne. J'étais gentil je crois, pauvre et pas très joli. J'étais seul souvent et si bien dans cette solitude bien éclairée. Quand ma vie est terne, que mon cœur est en berne, je me remémore avec nostalgie toutes ces belles images. Elles se mettent alors à briller, à illuminer ma pauvre tête.

Bonjour. Pieter est mort à l'âge de 44 ans. Trop court diront certains, trop long diront d'autres. C'est sans importance, je vous le rappelle. C'était un homme discret, seul. Il aimait la nature, les grands espaces, la mer et le sable. Il était architecte de l'éphémère. Il construisait des châteaux en Espagne que la mer devait détruire. Et inmanquablement, ils disparurent les uns après les autres en quelques minutes. Ne pas vouloir faire durer ses créations, bien sûr. Ne pas vouloir être confondu avec cette pernicieuse envie d'éternité, bien sûr. Ses châteaux avaient la splendeur des enterrements de première classe. Car il aimait les faire dans les règles de l'art. Bien faire même si cela ne se transmet pas, forcément. Cet homme dont l'intelligence a peu d'égal ne fut pas une notoriété, non. Pourquoi faudrait-il se mettre en service de l'ignorance ? Pourquoi faudrait-il débattre dans le désert comme tous ces crétins sclérosés ? Il avait mieux à faire.

Les laissés pour compte tendent les mains dans le vide, implorent du regard. La vie a choisi le meilleur pour eux, le pire pour vous. Vous n'y pouvez rien, c'est une fatalité. C'est comme cela, c'est la race humaine issue d'une lignée de singes dégénérés. La question est pourquoi les hommes ont cru nécessaire de se raconter des histoires, d'inventer des croyances et de susciter de faux espoirs ? Alors que bouffer, baiser, chier, se gratter les couilles suffit amplement à répondre aux besoins élémentaires. Et la mort arrive. Au lieu de cela, il y a des érections bizarres, des Dieux, de la Science, des Anges et des Démons, de l'Amour, de l'Espérance, de la Réincarnation et plein d'autres faux-semblants. Il ne fallait pas qu'ils surviennent ces cancre, qu'ils se regroupent en plus pour fonder des cités sédentaires.

Il faut bien que quelque chose en sorte. Jugements et condamnations quotidiennes. C'est ce qui en ressort, comme d'un ressort incontrôlable. Il faut bien que quelque chose en sorte, deux fois. C'est normal. En même temps, je m'en cogne. C'est par ici la sortie. Et il n'y a pas de récompense au bout, non. J'ai tout perdu et je n'ai pas bien vécu. Ce sera la dernière conclusion.

Ah bon ? Je croyais moi, un peu comme tout le monde. C'était drôle l'autre jour, il y avait dans le poste un romancier émérite qui racontait à peu près n'importe quoi avec une aisance et une telle suffisance narcissique. Ce vieux con disait que la passé devait se trouver quelque part. Ah ouais ? La vache, c'est impressionnant ! Faut le piquer le débris sénile. Ou le laisser déblatérer. Après tout, il ne fait de mal à personne avec ses illusions romanesques.

Un grain de sable s'est introduit ce matin dans ma cuisine. En fait, c'est une poignée de café moulu qui est passée par-dessus bord et s'est ainsi retrouvée sur le carrelage. A cet instant, j'ai deux solutions. Soit je me tire au boulot, soit j'essuie avec le risque d'une réaction en chaîne, nonobstant le mécontentement de la régente qui dort encore. Devant un tel présage, ma raison ne fait qu'un tour. Ma main cherche l'éponge pour essuyer ma maladresse. Cela me prend une seule petite minute. Très bien, je me casse. Il est 6h36 du matin à mon réveil à quartz. Dans la rue noire et obscure, il pluviole. Sale temps pour les travailleurs matinaux. Merde ! Le tramway se débine devant moi. Très bien, je vais attendre le prochain avec l'espoir de ne pas rater la navette de 6h49. Le prochain tramway débarque enfin, mon ticket ne fonctionne toujours pas. La lecture est impossible. Très bien, je continue tout de même. Une fois descendu, je marche vite, très vite mais je ne cours pas, non. Je ne cours plus après les trains. Dommage, la navette vient de partir sous mes yeux. Je l'ai ratée de peu, à une et une seule petite minute. Je vais donc devant tant d'acharnement prendre le train de 7h05. Le train numéro 16948 de 7h05 est annoncé avec un retard de 15 minutes. Merde, ça continue. Foutu poignée de café moulu. Problème de régulation de trafic, c'est la nouvelle expression à la mode. Le train aura au finish 25 minutes de retard. Il ne me reste plus qu'à traverser le pont de la Seine entre Austerlitz et Lyon. RER pour Noisy-le-Grand, il me faut acheter un ticket à une borne automatique. Tiens, il n'y a personne à celle-ci alors qu'ils sont tous agglutinés aux autres. Ils sont vraiment débiles ces humanoïdes. Elle est très bien cette machine sauf qu'elle n'est pas capable de lire ma carte bleue à la fin de la procédure. Putain, ils ne pouvaient pas le dire les autres. Je n'ai pas la queue d'une rondelle dans mon porte-monnaie. Cinq minutes de perdues ou comment l'avoir dans le cul. Très bien, je vais prendre un ticket intra-muros et

je sauterai par-dessus la barrière en arrivant en zone 4. Le quai est noir de monde, incident technique en gare d'Auber. Ça tombe bien, ça rime avec putain de ta mère. Foutu poignée de café moulu. Un quart d'heure plus tard, le boyau noir dégueule enfin son ver mécanique à deux étages et air conditionné. Arrivée prévue chez le client vers 8h30, il est très exactement 9h20. La prochaine fois, le café moulu restera par terre.

Je travaille, oui. J'ai repris des formations bureautiques où je suis debout toute la journée. Je remplis mon rôle utilitaire. Je sers encore à quelque chose. Et en bon client de la société commerciale, je suis aussi là pour me faire entuber. Oui, c'est difficile de nos jours. Il n'y a pas de vraie liberté, sinon celle d'agoniser dans les couloirs qui mènent à la gare où les actifs appliqués vont prendre leurs transports pour l'extase professionnelle. Moi, je rêve d'un vaste désert perdu dans le vaste espace. C'est là que je ramènerai souvent mon attention, vidant le plus possible mon cerveau du tournoiement incessant de mes pensées affectées par cet utilitarisme sordide.

Mon cadeau d'anniversaire cette année, ce ne serait pas la livraison de mon nouvel opus littéraire, même si c'est une tradition plus ou moins respectée, non. Ce serait de te voir. Te voir serait un présent très plaisant. Je ne crois pas qu'il y ait plus agréable comme perspective, en ces temps de sécheresse excessive. Il ne faut pas croire, cela ne serait pas une consolation, non. Ce serait tellement... je vais enlever tellement. Ce serait si... je vais enlever si. Ce serait tout simplement extraordinaire, je crois. Je suis né le 25 octobre, ça tombe un lundi. Mais si c'est autour, ça sera bien aussi. Si c'est demain, si c'est après-demain, si c'est un jour de pluie, de neige, ça sera toujours bien. C'est une petite histoire de l'univers qui se passe dans le noir. Il y a un peu de lumière parce que Dieu a décidé de nous illuminer. Dans ces cas-là, je l'aime bien ce génie de l'éclairage. Et puis c'est tout, le reste de l'histoire s'écrit au fur et à mesure, toujours incertaine. Je crois, oui, que cela me ferait tellement, si plaisir de te faire un sourire. Cela serait tout simplement extraordinaire d'en recevoir un de ta part. Sentir le passé, le présent de ta présence et savoir à l'avance que j'y penserai encore demain, probablement longtemps. Tout cela sans présages parce qu'il ne faut pas dénaturer les instants avant qu'ils ne surviennent. Alors je ne dis plus rien. Je suis d'accord avec toi. Un de ces quatre, celui que tu veux.

La liberté de rester ou bien de partir, si les choses venaient à ne pas tourner en rond. J'ai cette liberté en moi de décider. Et pour quoi alors aurais-je tant vécu ? Pour réparer. Je suis un mécano de la psyché. Je resserre ou dévisse les boulons des cases symboliques. Avec toujours la sensation ultime de ne rien comprendre vraiment de ce qu'il est en train de se passer. C'est normal en fait, il faut l'admettre. Réparateur des pièces détachées. Une vie dédiée à cet ouvrage pour le moins peu ordinaire. Il fallait en finir avec le gros des atavismes, atténuer les souffrances. J'ai fait ce que j'ai pu, j'ai beaucoup lutté contre moi-même. Près de vingt années de combats acharnés. Je regarde mes filles et je me souviens en même temps de moi petit garçon. Elles sont épanouies ces enfants, je crois. Pas malheureuses et solitaires comme je l'ai été. Elles sont artistes, travaillent bien à l'école et ont de vraies personnalités intéressantes. N'ai-je pas tout sacrifié de ma vie pour cette seule mission ? N'ai-je pas tout sacrifié de mon existence pour obtenir ce résultat ? Et probablement que je continuerai. Et si je dois rater ma vie pour cela, je continuerai.

J'imagine qu'une main invisible s'attarde sur ma nuque courbée. J'imagine qu'il est là

près de moi. Moi, j'ai la tête blottie dans mes bras croisés. Je suis couché sur ma table, à écouter de la musique planante. Ce n'est pas très confortable mais cela n'a pas d'importance, du moment que mon imagination s'envole. Des fois, j'aimerais qu'il existe des mondes parallèles où les voix des morts viendraient me chuchoter des choses dans l'oreille. Des fois, j'aimerais qu'ils reviennent pour me raconter des histoires. Si les morts pouvaient parler aux vivants.

Ne coupes pas la liaison, ton correspondant cherche désespérément une solution, un horizon à dégager. J'ai dans mon panier quelques dates fraîches, notamment un 22 qui pourrait nous réunir tous les 2. Je suis si embarrassé par ma précédente précipitation. J'espère seulement que tu n'en as pas pris ombrage. Que cela n'a rien rompu. Aujourd'hui, je me promenais à Paris dans un quartier que j'affectionne lorsque je me suis surpris à regarder tout autour de moi, au cas où une silhouette familière aurait surgi. Tu n'étais cet après-midi pas dans mon champ de vision. J'ai pourtant cru te voir approcher, près du pub. On s'est dit bonjour et nous nous sommes embrassés furtivement. Et puis je suis parti me rasseoir à ma table. Je souhaite simplement que mon imagination devienne bientôt réalité.

Il n'y a rien avant, il n'y a rien après. Ça rentre et ça sort du champ. Et pendant ce temps, il n'y a presque rien non plus. Je fais le plein de musique parce qu'après, je ne pourrai plus. J'essaye partout où je passe de profiter d'un peu d'intimité partagée. J'essaye au mieux de remplir mon temps parce qu'après, je ne pourrai plus. Pouvoir de moins en moins puis disparaître. Ça monte et ça descend, ça caracole et ça dégingole. Et pendant ce temps, elle se réveille et me dit : j'ai rêvé de nouveaux bras, qu'une de mes dents tombait et que tu te retrouvais en chaise roulante. Aurait-elle la tentation de chercher du sens ? Aurions-nous tous la tentation de chercher du sens ? Aurions-nous seulement l'envie de faire mieux que cette vie de surface tellement vide ? Nous ne savons, nous ne comprenons pas. Nous sommes tous des grands cons dégingandés.

Sinon, y aura-t-il toujours des fous et des abrutis pour les suivre ? Normalement, oui, c'est prévu.

Je viens de passer une semaine difficile cloué au fond du canapé du salon. C'est une expatriation pour cause de maladie contagieuse. Un truc qui arrache la poitrine quand tu tousses. Certes, je ne vais pas profiter du fait de t'écrire pour pleurer ou pour me plaindre, non. Je vais essayer de rester sobre si je le peux encore. Pouvoir faire encore quelque chose de digne là où tout semble se soustraire, se dissiper, s'épandre dans les airs et dans les courants des rivières. Pleurer, non. Même à forts sanglots, cela ne sert à rien. Ce n'est pas non plus une solution. Même mes mots, je finis par les trouver suspects. Il n'y en a donc pas de solutions en ce qui me concerne. Le brouillard de ma tristesse est à couper au couteau. Je n'aurai au final vécu qu'avec des meurtrières. De ces femmes vers lesquelles j'ai tendu les bras et qu'elles ont laissés ballants. C'est ballot. Je ne sais pas pourquoi. Je voulais juste vous dire, vous interpeller sur le mal que vous me faisiez, me défendre. Ce n'est pas normal de faire du mal. Si, chez beaucoup de gens, c'est courant. Et je passe maintenant pour un bourreau qui n'aurait pas dû réagir.

Petite silhouette filante, j'ai un souvenir de col roulé gris. Et de toutes sortes de

mots. C'est une minuscule histoire, une micro cellule dans laquelle s'ébattent sans gêne deux chromosomes minimes. Ne vous a-t-on jamais fait le coup de la pub ? J'ai pensé que cela pouvait faire l'affaire un tel col roulé. La crêpe est bretonne comme mon aïeul. Et le soir venu, elle prit une saveur provençale comme votre aïeule à l'aïoli. J'ai eu comme une grosse envie de toucher ses seins. Un truc énorme, totalement impossible à réprimer. Il a fallu négocier une nuit dans son paradis, jamais le premier soir. Très bien, j'attendrai le second. J'ai bien fait d'attendre que sonnent les douze coups du bélier. La porte de la chambre a cédé sous les assauts répétés de mon obsession sexuelle.

J'implore votre conscience. Je vous demande avec insistance d'être moins con. Vous seul en avez le pouvoir. C'était le postulat de départ, le début de l'analyse. Peut-on dire à un con qu'il est con ? Qu'il est en train de détruire plus que de construire ? Pourquoi ne sommes-nous pas tous en train de lutter contre nous-mêmes en permanence ? Pourquoi ne sommes-nous pas sur le même pied d'égalité ? L'enfer, ce n'est pas les autres, c'est moi. Je n'ai donc plus que trois libertés. Celle de subir encore et toujours, celle de vivre seul ou celle de partir pour toujours.

La 49<sup>ème</sup> page est en vue telle une terre ferme et promise. Je commence à distinguer où tout cela m'emmène. Vers l'anonymat, à l'image d'une ombre parmi les ombres. Je pourrais être engagé pour pratiquer des filatures discrètes. Je pourrais faire des enquêtes pour le compte d'un détective privé. Il suffit de passer en silence et de regarder ce qui se passe. Peut-être faudrait-il que je me procure une cape pour dissimuler mon visage. Peut-être faudrait-il que j'use d'artifices pour m'effacer le plus possible. Tout de moi a déjà disparu, il ne reste plus que mon corps à faire disparaître. La solitude finale et l'insignifiance totale me guettent. Je suis dans le collimateur de la justice des hommes, dans l'œil du viseur. Je me ballade avec un petit point rouge entre les deux yeux. Pas un mot plus haut que l'autre, pas une seule mauvaise intention sinon pan pan, je suis rectifié. J'ai cherché pourtant, des libertés palliatives, pour subsister dignement. Bientôt, je serai en liberté surveillée, assigné à résidence. Des miliciens armés se tiendront tout autour de mon lieu de survie, prêts au massacre. Bientôt, c'est demain. En attendant, je vais m'habiller, me couvrir parce qu'il fait froid dehors et puis, je mangerai un putain d'enculé d'hamburger de sa race avec des potatoes et du ketchup.

Un p'tit café dans sa culotte s'il vous plaît mademoiselle ! Pas trop serré le féca-ca. C'est drôle n'est-ce pas ? C'est nul ? Putain de ta mère ! Comment veux-tu aussi que je m'intéresse à ta petite vie de serveuse minable si tu ne fais pas un petit effort de concentration ? La mienne n'est pas mieux, je te l'accorde. Pour l'instant, c'est de toi dont il s'agit et de ton air coupable. Coupable ? C'est con comme sentiment ! Eh oui, je sais. Tu n'as rien branlé à l'école, t'as eu un climat familial de merde avec un beau-père queutard et une mère alcoolo, un grand frère brillant et une chieuse de demi-sœur qui pleurnichait tout le temps. C'est drôle hein de l'avoir aussi profond dans le cul ? Pourtant tu aimais la vie et la mort ne te faisait pas peur. Maintenant, tu sers des pains au chocolat aux passants débiles et aux éducateurs pédophiles. L'existence est une putain, oui je sais. Ton doigt recouvert de café, tu peux te le carrer où je pense, tu ne verras pas la différence. A moins qu'il soit capable de me faire du bien à moi aussi, je vais y réfléchir. Allez, bonne après-midi.

Moi ? Une petite vie de merde ? Aussi, oui. Même si cela se voit moins, disons moins exposée aux regards du tout-venant. Formateur bureautique, c'est dans l'extension du domaine de la lutte. Certes, je voyage, cela donne de l'importance. L'autre jour, je suis descendu dans un hôtel 3 étoiles qu'un client m'avait réservé à la sortie d'une gare ferroviaire. Bonjour, je suis monsieur Petitjoseph. Puis-je disposer de ma chambre ? Comment cela ? Elle n'est pas encore prête ? Bon bah je vais attendre. Puis-je mettre mon sac de marque prêté par ma maman à la bagagerie ? Je vous prie de bien vouloir y apporter le plus grand soin. En même temps, ce n'est pas tout à fait cela. Je ne surajoute pas à la médiocrité une quelconque suffisance. Mais reprenons. Vous êtes M. Petitjoseph demande le nouveau réceptionniste de jour. Oui. Le taxi que vous avez réservé vous attend devant la porte. Ça le fait, non ? La banlieue traversée est morose, le ciel gris est tombé bien bas et je tousse toujours. Voilà, vous êtes arrivé. Oh putain, que c'est moche l'endroit. Bonjour, carte d'identité s'il vous plaît. Vous allez où ? Je suis formateur bureautique, je viens faire une formation Excel à des bourrins qui n'y connaissent rien. Vous avez un contact dans l'entreprise sinon je ne peux pas vous laisser entrer. Si j'ai un contact, il est con celui-là. C'est madame Boileau. Liquide que vous ne devez pas boire souvent vu la teinte violacée de votre tronche de surveillant de site sensible. Tout ça pour me refiler un badge qui n'ouvre pas la porte d'entrée du bâtiment où je dois sévir. Houhou ! C'est par là, vous aurez 5 stagiaires le premier jour et 7 le second. Si vous avez un souci, je suis dans le bureau au fond du couloir. Merci madame Boileau Narcejac !? Vous ne connaissez pas ? Dommage. Alors, comment tu t'appelles ? Djamel, commercial depuis 30 ans. Vu ta tête de gagnant, j'ai comme l'impression que tu ne vas rien comprendre. Je ne dis pas ça parce que tu es arabe. C'est quand même vous qui avez inventé les mathématiques alors ! Et toi ? C'est comment ? Gurwan le prétentieux qui sait tout du haut de ses 24 ans. Bah ce n'est pas gagné. Bon, pour déjeuner, comment ça se goupille ? Livraison de plateaux repas froids pour tout le monde. C'est vrai que du poisson aux tagliatelles à la sauce, c'est meilleur chaud. Et vous habitez où ? Pas loin, à Orléans. Et ce soir, au même hôtel que vous. La clé de la 318 s'il vous plaît. Je ne sais pas où elles sont passées les 3 étoiles. Pas dans la déco, c'est sûr. Ni dans l'absence de volets et les rideaux qui ne se rejoignent pas tout à fait. Le P du parking prolétarien d'à côté va éclairer ma nuit. 19h45, ils vont m'attendre un peu pour dîner. Alors, voilà, je sais tout de l'entreprise ou presque. Le couscous royal, il y a toutes les viandes ? Non, nous avons été victimes de notre succès, il ne reste plus que du poulet. Tiens, j'en tiens un qui s'entraîne dur. Je prendrais un faux-filet avec des frites et un déca vaguement gourmand. Je mate autour, que des gars, des commerciaux, des représentants, des VRP, des consultants informatiques reconnaissables à leurs chemises à carreaux. Pas une seule touffe ou alors que des laiderons défraîchis en limite haute de péremption. Bonsoir, auriez-vous le numéro de téléphone des escorts girls du coin ? Désolé monsieur Petitjoseph. Par contre, nous avons des chaînes télévisuelles non cryptées pour adultes désœuvrés et des boîtes de mouchoirs en papier. Heureusement, parce que la connexion sans fil ne fonctionne pas bien dans la chambre. Deux plombs pour afficher la moindre page sur mon super Tosh' que j'avais emporté au cas où. Bonne nuit ma chérie, repose-toi bien. Demain, je remets le couvert. Je serai à la maison vers 19h15. Monsieur ? Oui ? Pourquoi des fois, on met deux \$ et des fois un seul à une référence de cellule dans Excel ? J'explique bande de buses.

Nous y voilà.



Moi, j'aurai réussi cette lutte contre moi-même qui s'est soldée par une éradication définitive de la prise intempestive de bromazépan. Voilà une grande et belle bataille rondement menée. Se donner un peu d'amour, c'est vrai, dans le climat ambiant, c'est une réalisation humaine assez incroyable.

Aujourd'hui, un enfant est mort des suites d'une maladie. Il voulait devenir adulte mais il n'en a pas eu le temps. Mais dans le même temps, il m'a dit que cela n'avait pas d'importance puisqu'il est possible de mourir à tous les âges. Je lui ai répondu bien sûr. Qu'il n'est parfois pas nécessaire de s'accrocher désespérément à la vie. Qu'elle n'offre presque rien. Il est parti pour ne plus jamais revenir. Depuis, son corps repose dans le caveau familial, à côté des grands-parents. Ils ont une sorte de maison en pierre dans le cimetière qui prend une place incroyable, probablement leur dernière demeure. Moi, je me dis que cela ne sert pas un tel abri sinon pour se mettre en-dessous en cas de tempête de neige. Il faut dire que l'investissement dans la pierre est considéré comme une valeur refuge par beaucoup d'homos crétinus, ceci explique peut-être cela. Que fallait-il qu'ils prouvent encore ? Toi, tu m'as dit que ton corps d'enfant suffirait à faire pousser les fleurs et que tu ne souhaitais pas de cercueil molletonné et de tombe bétonnée. Comme je te ressemble mon fils, comme je suis d'accord avec ta vision du monde éphémère.

J'ai envie de terminer ce récit par une note légère, un souvenir de liberté intense. C'était une nuit au palais, un soir de fête au cœur de Paris. Le temple de la finance s'était pour un moment transformé en temple de l'amour. Elle s'appelait M elle aussi. Elle avait prévu de se marier. Elle avait prévu ce soir-là de ne pas me quitter. Ainsi sommes-nous allés de pièces en recoins, en retrait des regards insistants. Je crois me souvenir que nous n'avons pas croisé le futur mari de toute la soirée. C'est étrange parfois la vie, les choix que certaines se proposent de faire. Quelques semaines plus tard, elle était belle et bien mariée, a priori pour le meilleur.

LA FIN, C'EST POUR AUJOURD'HUI OU POUR DEMAIN ?

